

[767]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

Livre septième

Comment
les civilisations de l'Orient
se propagèrent en Occident.

*Rôle des Phéniciens
dans l'histoire.*

[767]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**LIVRE SEPTIÈME****COMMENT LES CIVILISATIONS DE L'ORIENT
SE PROPAGÈRENT EN OCCIDENT.***RÔLE DES PHÉNICIENS DANS L'HISTOIRE***Chapitre 1**

Les Phéniciens**§ 1. RÔLE DES PHÉNICIENS DANS
L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION.**

Les deux grandes civilisations du vieux monde antique, mères de toutes celles de l'Occident, furent la civilisation égyptienne et la civilisation chaldéo-assyrienne. Les Grecs n'apparaissent dans l'histoire que quand les peuples de l'Égypte et de la Chaldée sont arrivés à leur déclin et ont terminé leur rôle. Ils recueillent alors le double héritage des Égyptiens et des Assyriens, c'est-à-dire les résultats de près de cinq mille ans d'efforts. N'ayant qu'à continuer des civilisations lentement élaborées avant eux, et déjà puissamment développées, leurs progrès deviennent forcément très rapides. Saisissant d'une main virile le flambeau du progrès qui pâlisait en Asie et sur les bords du Nil, ils le portent en Occident, sortent l'Europe de la barbarie, et préparent cette puissante civilisation gréco-romaine qui devait éclairer à son tour tant de peuples barbares et dont les nations modernes vivent encore.

Ce fut par l'intermédiaire des Phéniciens que les Grecs reçurent ce précieux héritage, et c'est pourquoi, bien que la Phénicie n'ait [768]

pas possédé une civilisation sortie de son sein, nous lui avons consacré plusieurs pages de cet ouvrage.

Sans avoir eu ni arts, ni sciences, ni littérature, sans avoir réalisé par eux-mêmes aucun progrès, les Phéniciens firent éclore des arts, des sciences et des lettres chez des peuples qui n'en possédaient pas avant eux.

Leur rôle fut singulièrement actif, leur influence civilisatrice immense. S'ils n'avaient pas existé, l'on peut dire que la civilisation de notre Occident eût été retardée de bien des siècles. Ils remplissent toute l'antiquité de leur nom.

Cependant, telle fut leur étrange destinée, que leur souvenir a pu périr presque entièrement pendant plusieurs siècles. On a mis fort longtemps à soupçonner l'importance de leur rôle. Bossuet ne leur a pas donné la moindre place dans son *Histoire universelle*, et, sans les découvertes archéologiques modernes, ces vaillants explorateurs du monde antique resteraient dans un profond oubli.

De même que les Assyriens et les Babyloniens, les Phéniciens reviennent maintenant à la lumière. Ce n'est pas sans étonnement qu'on découvre aujourd'hui leurs traces partout et qu'on est obligé de constater qu'ils ont jeté les fondements sur lesquels se sont élevées les brillantes civilisations de la Grèce et de Rome.

Une des causes qui firent tomber les Phéniciens dans l'oubli fut l'absence complète chez eux d'arts, de sciences ou de littérature personnels. Ils ne purent transmettre à la postérité un seul monument qui portât leur cachet national et qui les personnifiât, pour ainsi dire, dans l'imagination, comme les Pyramides personnifient l'Égypte, comme Babylone et ses splendeurs personnifient la Chaldée, comme la Bible personnifie Israël.

On fut bien longtemps même avant de leur attribuer l'exécution de ces objets d'art, où ils ont mêlé l'inspiration de l'Assyrie et de l'Égypte, et qui ont servi de modèles aux Grecs primitifs.

Le caractère mixte de ces débris, d'ailleurs fort rares, les faisaient considérer, soit comme les derniers représentants de l'art oriental en décadence, soit comme les primitifs échantillons de l'art archaïque grec, suivant les influences qui dominaient en eux.

On voyait d'ailleurs alors un abîme entre les arts de l'Orient et [769] ceux de la Grèce. La séparation semblait complète ; et telle était la force de l'idée préconçue, qu'elle subsista même après les premières grandes fouilles de ce siècle et en face d'objets où la filiation se montrait avec une évidence frappante.



[Fig. 430.](#) Afka. Source du Nahr Ibrahim, l'ancien fleuve Adonis. D'après une photographie.

À quelques lieues à l'ouest se trouve Djebel, le Gebal de la Bible, le Byblos des Grecs, principal sanctuaire du culte d'Adonis.

Les découvertes cependant se succédaient, et, une fois de plus, [770] il fallut bien reconnaître que sur ce point, comme sur tant d'autres, nos vieilles idées classiques en histoire étaient profondément erronées. Du même coup, s'évanouissaient les vaines et interminables dissertations sur le génie créateur des Grecs, qui remplissent encore tous nos écrits historiques.

Il est impossible de contester aujourd'hui que les Grecs aient été simplement des continuateurs et non pas des créateurs.

Les arts dont ils s'inspirèrent, après s'être bornés à les imiter servilement pendant longtemps, leur parvinrent par une double source : la voie de terre, à travers l'Asie Mineure, dont les rives occidentales étaient peuplées par des populations grecques, et la voie de mer, exclusivement parcourue par les Phéniciens.

Ce dernier peuple, par son génie spécial, comme par sa position exceptionnelle, était prédestiné au rôle, peu glorieux peut-être, mais extraordinairement fécond, de propagateur et d'intermédiaire.

Il fut le premier et pendant longtemps le seul peuple maritime de l'antiquité. Lui seul - alors que toutes les autres nations avaient encore pour la mer une terreur fondée sur l'ignorance ou sur une crainte superstitieuse inspirée par la religion - osa se hasarder sur la grande plaine liquide, menaçante et inconnue. Il le fit d'abord timidement, ne perdant pas de vue les côtes, ramenant chaque soir ses barques sur le rivage. Puis il franchit les bras de mer qui séparent le continent des grandes îles de Chypre et de Rhodes, et enfin il gagna le large, atteignit dans la navigation une habileté qui ne fut point dépassée jusqu'à l'invention de la boussole, et se vit ainsi le maître absolu de la Méditerranée, dont il couvrit les rives de ses comptoirs.

Or la mer, lorsqu'on sait la franchir, loin d'être une barrière, devient le plus sûr et le plus commode moyen de communication. Un navire la traverse aisément, et, sauf un naufrage qui n'est que l'exception, porte jusqu'à ses extrémités les produits et l'influence des contrées les plus diverses et les plus éloignées. Une chaîne de montagnes, un désert de quelque étendue, forment des obstacles autrement infranchissables.

À quel point de richesse et de puissance matérielle et morale ne put donc pas s'élever un peuple qui se trouva, comme les Phéniciens, être pendant des siècles le maître absolu de la navigation, [771] non seulement dans une mer importante, mais, on peut le dire, dans toutes les eaux du monde alors connu.

La prospérité de ce petit peuple devint, en effet, immense, et finit par égaler celle de puissants empires. Pour y atteindre, les Phéniciens s'étaient faits les courtiers de toutes les nations, mais, en même temps, ils devinrent, très inconsciemment d'ailleurs, les agents les plus actifs de la civilisation.

Ils mirent en relation des contrées qui, sans eux, eussent ignoré longtemps encore leur existence réciproque. Or, parmi ces contrées, les unes, comme l'Égypte et la Mésopotamie, étaient arrivées à l'apogée de leur développement, possédaient le monopole de tous les arts, de toutes les sciences, et ne pouvaient plus que tomber en décadence si leur œuvre n'était reprise et renouvelée par des races différentes et jeunes ; les autres, comme la Grèce, l'Italie, l'Espagne, renfermaient des populations ignorantes, sauvages même pour la plupart, mais dont le génie sommeillant encore devait s'élever à une hauteur prodigieuse, lorsqu'il serait éveillé par la révélation des civilisations antiques, dont la connaissance lui épargnerait les premiers tâtonnements toujours si laborieux et si lentement productifs.

Or, à l'époque reculée dont nous nous occupons, la civilisation du monde n'était représentée ni résumée par des bibliothèques considérables, par des théories abstraites, par des mémoires de savants ou par des machines compliquées. Elle se manifestait surtout par les objets matériels nécessaires à l'entretien ou au luxe de la vie, et dont la perfection et l'élégance étaient le plus sûr critérium du degré de développement propre au peuple qui les fabriquait.

Dans les sociétés orientales antiques, l'intelligence, moins ambitieuse qu'elle ne devait se montrer chez les spéculatifs Aryens, se donnait tout entière à l'embellissement matériel de l'existence.

Là où se dressaient les temples les plus majestueux, les palais les plus splendides ; où se découpaient les vases les plus gracieux, les statuettes les plus élégantes, les meubles les plus artistiques ; où se tissaient et se brodaient les plus riches étoffes ; où se fabriquaient les

plus belles armes, les bijoux les plus délicats et les plus fins, là certainement était le foyer de la lumière et du progrès.

[772]

Or, tous les objets que nous venons d'énumérer, sauf les édifices, s'exportent et se vendent, En les répandant sur tous les rivages de la Méditerranée, c'était la civilisation même que les Phéniciens emportaient, pour la propager, dans la coque de leurs vaisseaux.

Chez les nations les plus rudes, ils commencèrent par porter les objets de première nécessité, et même de fabrication commune : les poteries, les armes grossières, les verroteries, les étoffes peu coûteuses, ainsi que nous le faisons chez les sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, qui nous livrent en échange les produits naturels de leurs pays.

L'Espagne, la Gaule, les Îles-Britanniques, les côtes occidentales de l'Afrique, ne reçurent guère autre chose de l'Asie, parce qu'elles se trouvaient à un degré d'évolution trop inférieur pour être influencées directement par les civilisations raffinées de l'Orient.

Il en fut tout autrement pour les populations pélasgiques de l'Italie et de la Grèce, et pour la race géniale, à l'esprit assimilateur, des Hellènes.

Les Grecs, nous l'avons dit, et nous le répéterons encore, furent les héritiers directs des vieilles civilisations orientales. Bien avant d'aller puiser directement à leurs sources abondantes, ils leur empruntèrent les éléments de leurs propres arts et de leurs propres sciences par l'intermédiaire des Phéniciens. Ils mirent dix à quinze siècles à devenir eux-mêmes navigateurs et conquérants. Pendant cette longue période, ils furent les tributaires, commercialement et intellectuellement, de Sidon et de Tyr, dont ils devaient devenir les rivaux.

Ce ne fut pas seulement par leur marine que les Phéniciens exercèrent le rôle exceptionnel qui fut le leur pendant si longtemps. Leur génie commercial, leur âpreté au gain, aidés par leur situation particulière, les avaient rendus maîtres des routes de terre comme des voies maritimes. Leurs caravanes couvraient sans cesse tous les chemins de l'Asie. Elles allaient et venaient régulièrement entre Babylone, Ninive et Memphis ; elles s'enfonçaient bien avant dans les solitudes de l'Arabie, allant recueillir sur les rivages du pays de Pount et du golfe Persique, les chargements venus par mer de l'Inde ou de l'Éthiopie.

L'étroite bande de terre, qui s'étend au pied du Liban et que l'on [773] nomme la Phénicie, devint donc l'entrepôt de toutes les marchandises du monde entier, comme ses habitants devinrent les courtiers et les facteurs de toutes les nations dont ils surent d'ailleurs imiter et développer les différentes industries.

Absolument dépourvue de littérature, de sciences et d'arts nationaux, la Phénicie eut à un haut degré le don de l'imitation et de l'assimilation. Elle sut copier très habilement et combiner avec bonheur les modèles divers qu'elle trouvait à l'étranger. Ses œuvres bâtarde devinrent, par leur caractère plus général, plus effacé, par leur exécution plus simple, mieux accessibles aux peuples nouveaux chez lesquels elles furent bientôt répandues à profusion. Les Grecs y trouvèrent, si l'on peut ainsi parler, comme le musée de toutes les créations de l'humanité antérieure, et purent dégager et choisir les caractères les plus sympathiques à leur génie propre, caractères qu'ils devaient développer jusqu'à les rendre presque méconnaissables à force de perfection.

Les Phéniciens, qui possédèrent le génie de l'industrie à un degré non inférieur à leur génie du commerce, firent d'ailleurs tomber dans la fabrication courante bien des modèles des arts élevés de l'Égypte et de la Mésopotamie. Les vases, les amulettes, les bijoux, les armes, les meubles, les broderies des étoffes, rendirent populaires, dans les contrées les plus lointaines, les motifs splendides de l'architecture et de la statuaire orientales.

Il serait impossible d'exagérer le rôle de cette nation aventureuse, ingénieuse et active, dans la propagation, et par conséquent dans le progrès de la civilisation.

Elle n'a rien inventé cependant : ni le verre qu'elle tenait de l'Égypte, quoi qu'on ait dit, ni même l'écriture alphabétique, dont, plus tard, on a retrouvé les éléments parmi les hiéroglyphes.

Mais ces deux découvertes mêmes, qu'on lui a longtemps attribuées, serviraient, par la façon dont elle les mit en œuvre, d'exemples frappants pour mettre en lumière son génie assimilateur et essentiellement pratique.

Nous verrons, tout à l'heure, à propos de leur industrie, comment elle perfectionna le verre et quel usage elle en fit.

Parlons seulement de l'alphabet.

Les Phéniciens en prirent l'idée chez les Égyptiens. Mais tandis [774] que, depuis des siècles, ceux-ci se servaient de caractères alphabétiques sans jamais avoir pu s'affranchir des caractères syllabiques et même idéographiques, les Phéniciens n'adoptèrent que les premiers, faisant d'un seul coup table rase de tous les signes compliqués qui embarrassaient encore l'écriture dans la vallée du Nil.

Leurs vingt-deux signes, dérivés directement des hiéroglyphes, même pour la forme extérieure, devinrent les types de tous les alphabets qui sont en usage aujourd'hui dans notre monde occidental.

Telle était la puissance de propagation de ce peuple, les débouchés dont il disposait, que, dans tous les pays qui composent de nos jours l'ensemble du monde civilisé, il a établi, directement ou indirectement, l'usage, non seulement de l'alphabet, mais encore de son propre alphabet, plus ou moins modifié dans la suite des siècles.

On a dit que cet alphabet était son principal article d'exportation, et l'on ne pouvait mieux caractériser ce peuple, qui, sans avoir aucune idée étrangère à son commerce, fit circuler avec tant d'ardeur le flambeau de la civilisation. On a encore essayé de peindre les Phéniciens en les comparant aux Anglais modernes. Une différence fondamentale existe toutefois entre les deux peuples.

Tous deux ont été, ou sont, il est vrai, de grandes puissances maritimes ; tous deux doivent leur prospérité à leurs vaisseaux, et tous deux ont parcouru le monde, non pour le civiliser, mais pour s'enrichir.

Ce sont là leurs traits communs. Leur façon de procéder est toute différente. L'Anglais fait des conquêtes et colonise. Le Phénicien - à part Carthage, qui fit une seconde Tyr et non pas même une colonie proprement dite - n'eut jamais que des comptoirs.

Il fondait de simples établissements de commerce, facilement défendus contre des populations primitives par une ligne de fortifications et un armement supérieur.

La Phénicie, tellement restreinte comme territoire, n'eut jamais l'excédant de population nécessaire pour fonder des colonies. Aussi, lorsqu'elle tomba, ce fut bien plus par suite d'une concurrence commerciale que devant la force des armes. Les terribles sièges que soutint Tyr, contre Sargon, contre Nabuchodonosor, contre Alexandre

même, ne lui portèrent pas des coups plus décisifs que la rivalité maritime des Grecs dans le bassin oriental de la Méditerranée.

[775]

Les élèves étaient passés maîtres à leur tour, et bientôt ils devaient dominer leurs initiateurs. Tyr fut renversée par les Grecs, comme Carthage par les Romains. Les armes intellectuelles et matérielles, si largement distribuées par la Phénicie, devaient se retourner contre elle.

Ce qui empêche de la plaindre, et même de l'admirer, c'est que le bien qu'elle fit au monde, loin d'être volontaire, résulta, en somme, de l'action des passions basses, dominantes chez sa race. Le génie mercantile fut, en effet, le seul levier qui éleva cette nation au premier rang, et qui, par elle, souleva le monde.

La rapacité des Phéniciens était la terreur du monde antique. On avait besoin d'eux et on les craignait. On saluait avec joie l'apparition de leurs voiles sur les mers, car ils apportaient mille objets utiles ou précieux, impatientement attendus, et ils ouvraient des débouchés pour les produits superflus de la contrée ; mais, tant qu'ils demeuraient à terre, on redoutait toujours quelque coup de main.

Avant d'être marchands, ils furent pirates, et jamais n'oublièrent complètement leurs anciennes habitudes. Au moment de s'embarquer, ils tâchaient généralement d'attirer sur leurs vaisseaux les enfants et les belles filles, puis levaient l'ancre précipitamment. Ils se procuraient ainsi des esclaves qu'ils allaient vendre chèrement ailleurs.

Dès les temps homériques, on peut constater quelle réputation ils s'étaient faite. L'histoire d'Eumée dans l'Odyssée est le récit d'un enlèvement de ce genre, et présente en même temps un tableau curieux de la façon dont les Phéniciens pratiquaient leur commerce.

Nous citerons à ce sujet une demi-page d'Hérodote qui raconte un pareil acte de piraterie, et mentionne en même temps la croyance, confirmée de nos jours, qui plaçait la demeure primitive des Phéniciens sur les bords du golfe Persique (mer Erythrée).

« Les Phéniciens, étant venus des bords de la mer Erythrée sur les côtes de notre mer de Grèce, entreprirent des voyages sur mer au long cours, aussitôt après s'être établis dans le pays qu'ils habitent encore aujourd'hui, et ils transportèrent des marchandises d'Égypte et d'Assyrie en

diverses contrées, entre autres à Argos. Cette ville surpassait alors toutes celles du pays connu sous le nom de Grèce. Les Phéniciens y étant abordés, se mirent à vendre leurs marchandises. Cinq ou six jours après leur arrivée, la vente étant presque [776] finie, un grand nombre de femmes se rendirent sur le rivage, et, parmi elles, la fille du roi Inachus, nommée Io. Tandis que ces femmes, rangées près de la poupe, choisissaient et achetaient quelques marchandises, les Phéniciens, s'animant les uns les autres, se jetèrent sur elles. La plupart prirent la fuite ; mais Io fut enlevée et d'autres femmes avec elle. Les Phéniciens, les ayant fait embarquer, mirent à la voile et firent route vers l'Égypte. »

Ainsi la reconnaissance que le monde civilisé aurait pu vouer aux Phéniciens en raison de la grandeur de leur œuvre, fut, dès l'antiquité, et par suite de leur caractère, transformée en haine et en mépris.

L'avarice et l'astuce des Phéniciens n'étaient égalées que par leur cruauté. Les supplices qu'ils infligeaient aux prisonniers de guerre étaient effroyables. On en a un exemple dans la façon dont Carthage, digne fille de Tyr, traita Régulus. La foi punique, *fides punica*, était dans l'antiquité synonyme de mauvaise foi.

Les Phéniciens ont employé des ruses de toute sorte pour cacher aux autres peuples le secret de leurs routes, les pays visités dans leur voyage, conserver le monopole de leur commerce et être seuls à se procurer les métaux précieux, les longues dents d'ivoire, les plumes chatoyantes, l'ambre transparent, les parfums mystérieux dont ils remplissaient les marchés de leurs villes natales. Ils ont si bien gardé leurs différents secrets que la plupart demeurent encore impénétrables.

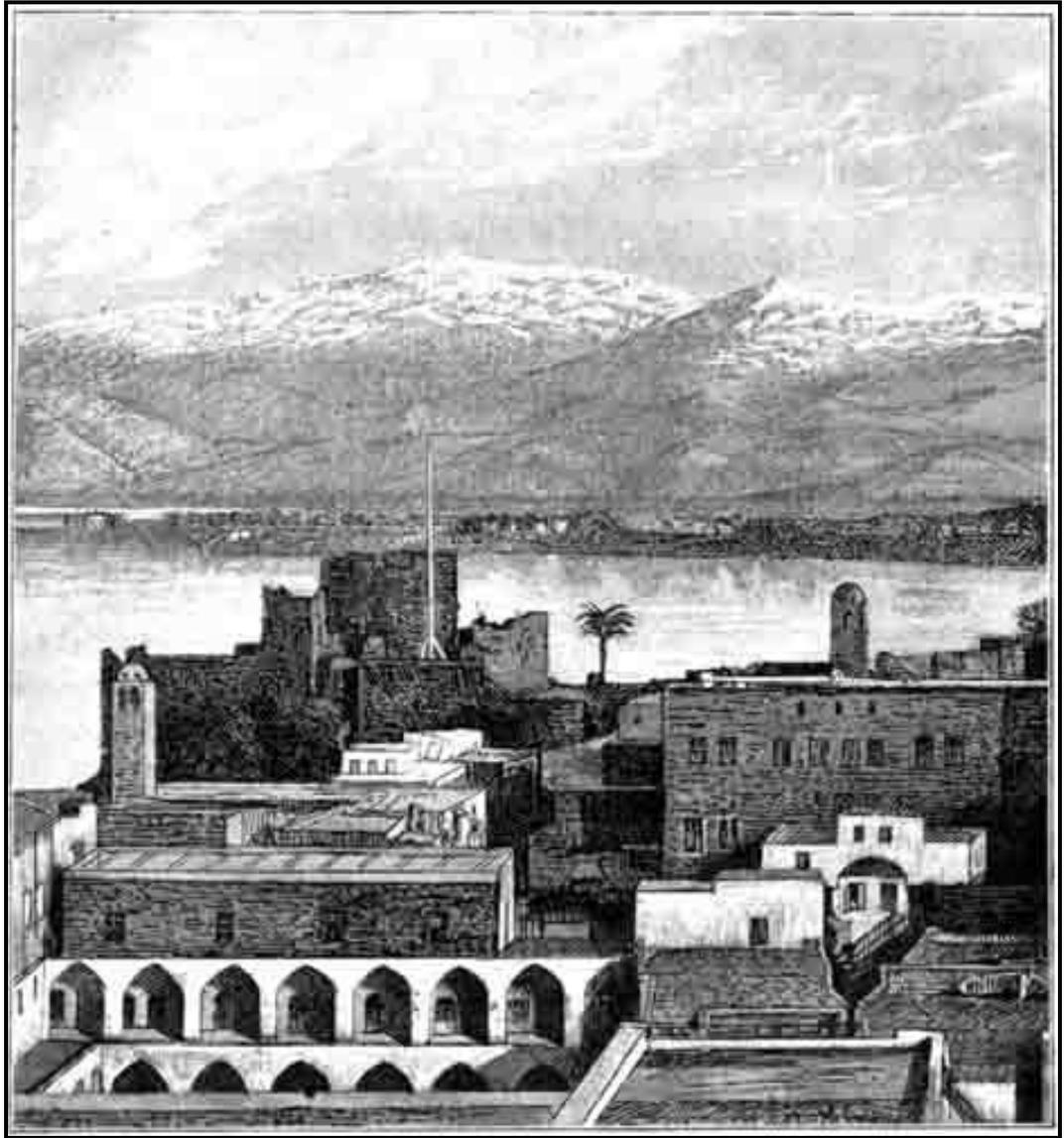
Jamais on ne saura quelle était cette île si vaste et si merveilleusement fertile à laquelle ils touchaient au loin parmi les flots mystérieux de l'Océan occidental. Diodore la décrit d'après des récits vagues. On croit reconnaître une des Açores. C'était peut-être l'Amérique.

On n'identifie qu'à peu près les noms de Tarsis, d'Ophir, noms qui devaient sonner aux oreilles éblouies des anciens comme aux nôtres ont sonné ceux de la Californie et du Pérou. Contrées lointaines et fauleuses d'où les rudes marins, à l'âme impénétrable, revenaient, la bouche fermée, mais les mains pleines d'or et de perles.

Pendant longtemps les Grecs ont cru que l'ambre de la Baltique se recueillait sur les rives du Pô. Une foule de notions fausses et de lé-

gènes étaient systématiquement répandues par les habiles marchands de Tyr et de Sidon.

[777]



[Fig. 431.](#) Beyrouth et le Liban. D'après une photographie.

Aussi tous les peuples de l'antiquité avaient-ils à la fois la haine et la crainte de cette Phénicie, dont ils ne pouvaient se passer, et que le prophète Isaïe caractérise si bien en l'appelant « la foire des nations. »

Nulle poétique tradition ne perpétua son nom dans le monde lorsque sa puissance eut disparu, et, malgré son rôle immense, elle attendit jusqu'à nos jours pour être de nouveau comptée par l'histoire.

Ce qui rendait sa résurrection très difficile, c'est que presque [778] rien d'elle ne restait sur son propre sol, et que, parmi les innombrables vestiges qui subsistent de son industrie sur toutes les côtes de la Méditerranée, il n'est pas aisé de distinguer ce qui vient d'elle des produits archaïques indigènes fabriqués d'après son inspiration.

À mesure cependant que les reliques du monde ancien surgissaient de terre, en Asie, en Syrie, en Asie Mineure, en Grèce, en Italie, en Afrique ; à mesure surtout que les merveilleuses découvertes de la linguistique vinrent aider les archéologues dans leurs travaux si délicats et si ardues, on put constater le rôle considérable qu'avait joué la Phénicie et l'étendue de la place qu'il fallait lui faire dans l'histoire de la civilisation du monde.

Quand on se représente le monde antique divisé en deux régions bien distinctes : l'Orient avec ses vieilles et splendides civilisations, l'Occident avec ses grands pays inexplorés, habités encore par l'homme de l'âge de pierre, pays qui s'appellent aujourd'hui la France, l'Angleterre, l'Espagne, on ne peut oublier que ce fut des galères phéniciennes que sortirent les premières lueurs qui éclairèrent l'Europe et la firent se dégager de la barbarie.

La face de la terre a changé depuis lors. Ce sont maintenant les navires partis de l'Occident qui retournent vers l'Orient avec les produits d'un commerce perfectionné, avec les semences des découvertes et des évolutions de l'avenir.

Mais les puissants vaisseaux modernes ne sauraient dédaigner sans injustice les humbles nefes construites avec les bois du Liban, qui, sur la mer dangereuse, sans autre guide que les étoiles, ont commencé la grande tâche en dehors laquelle il n'est pas de civilisation humaine possible : faire connaître les peuples les uns aux autres, mettre en circulation les richesses et les idées aplanir les barrières, et donner ainsi pour point de départ à tout effort nouveau l'ensemble de ceux qui furent accomplis avant lui.

[779]

§ 2. LA RAGE, LE MILIEU ET L'HISTOIRE.

Les questions d'origine et de race relatives aux Phéniciens restent encore assez obscures.

La Bible, qui contient les notions écrites les plus nombreuses que l'antiquité nous ait laissées sur eux, les range parmi les peuples chamites.

D'un autre côté, des analogies de type, de mœurs et de langue avec les Hébreux, sembleraient indiquer qu'ils sont de race sémitique.

Ils ne forment d'ailleurs qu'un groupe restreint de ces populations chananéennes qui dominèrent longtemps en Syrie, et auxquelles les Israélites enlevèrent la Palestine.

Parmi les Chananéens, ils ne seraient même pas les seuls qui auraient joué un rôle important. Les Kétas ou Hittites, dont on retrouve les traces de plus en plus nombreuses dans le sol de l'Asie Mineure comme dans les inscriptions hiéroglyphiques, tinrent en échec le grand Sésostris lui-même.

Or, ces populations chananéennes avaient des rapports de parenté fort étroits avec les Juifs, et parlaient des dialectes très rapprochés de l'hébreu.

On est donc fondé à croire que les peuples sémitiques et chamitiques n'étaient que deux rameaux issus d'un tronc unique. Les plus grandes divergences que l'on puisse constater entre eux se sont produites bien loin de leur berceau commun et par des mélanges avec les races noires.

Les Égyptiens, les Éthiopiens, les Chaldéens, généralement considérés comme de race chamitique, n'étaient sans doute si différents des Sémites que parce qu'ils avaient changé de milieu et surtout parce qu'ils s'étaient fortement imprégnés d'éléments étrangers.

Entre des Sémites, tels que les Assyriens et les Hébreux, et des Chamites, tels que les Phéniciens et les Chananéens de l'Asie antérieure, il est très difficile au contraire de marquer des différences fondamentales.

Autant qu'on a pu reconstituer le type du Phénicien d'après [780] les statues, on l'a trouvé très rapproché de la physionomie israélite : nez busqué, yeux bien fendus, système pileux abondant et foncé. Les caractères moraux n'offrent pas moins d'analogie : c'est le même génie commercial, la même âpreté au gain, le même tempérament à la fois lascif et cruel. Enfin l'identité des deux langues est frappante ; l'une semble n'être qu'un simple dialecte de l'autre.

Les deux peuples devaient avoir conscience de leur parenté, car ils s'entendirent fort bien ensemble et s'unirent toujours contre l'ennemi commun, Philistin., Égyptien ou Ninivite. L'alliance de Salomon et du roi Hiram, le mariage de la Sidodienne Jézabel avec le roi d'Israël Achab, la facilité avec laquelle les Hébreux acceptèrent les dieux Phéniciens, sont autant de témoignages d'une constante amitié.

Chamites ou Sémites, les Phéniciens sont donc frères des Juifs.

On retrouve leurs traces dans l'histoire antérieurement à leur établissement sur les bords de la Méditerranée. Leur premier habitat paraît avoir été situé sur les rives du golfe Persique, et peut-être y exercèrent-ils déjà leur goût pour les occupations maritimes.

Vers le XX^e siècle avant J.-C., les Phéniciens furent entraînés vers l'ouest par une émigration générale des peuples chananéens. Le contrecoup de ce mouvement produisit en Égypte l'invasion des Pasteurs.

Les différentes peuplades chananéennes s'établirent dans les vallées de la Syrie, et les Phéniciens prirent pour eux l'étroite bande de territoire qui s'étend entre le Liban et la mer, depuis l'île d'Arad jusqu'à la pointe du Carmel.

C'est là qu'ils fondèrent leurs villes fameuses, dont une seule, Beyrouth - l'ancienne Béryte - garde encore de nos jours quelque importance.

Ces villes étaient, en allant du Nord au Sud : Arad, Amrit, Gébal - la Byblos des Grecs, ville sacrée, célèbre par les mystères d'Adonis - puis Béryte, Sidon, Sarepta, Tyr - dont le nom antique était Tsour ou

Sour - et enfin Aco, devenu par la suite Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs.

Toutes ces cités étaient construites sur des îles ou à la pointe [781] de promontoires. Non seulement elles avaient besoin de la mer pour vivre, mais encore comme protection en cas d'attaque.

Sans leur ceinture de vagues, ces cités étaient livrées à la merci du premier conquérant venu. Celle qui se défendit le plus heureusement et le plus longtemps fut Tyr, parce qu'elle était presque complètement insulaire, n'ayant qu'un faubourg, Palétyr, sur le continent. Elle ne tomba que lorsque Alexandre l'atteignit par une digue et sut la réunir à la terre ferme.

Dans ces îles étroites, sur ces promontoires aigus, des populations relativement considérables s'entassaient dans des maisons de six, sept et huit étages.

L'approvisionnement d'eau douce était la grande question, surtout en temps de guerre. Pendant longtemps, Tyr ne fut abreuvée que par un service de barques amenant du continent l'eau de source dans des outres. En cas de siège il fallait se contenter d'eau de pluie. Arad exploitait une source d'eau douce, découverte dans le bras de mer qui la séparait de la terre ferme, et qu'on faisait monter à la surface au moyen d'un tube tel que ceux de nos puits artésiens.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que les monuments les plus considérables, les mieux agencés des Phéniciens, et ceux qui se sont le mieux conservés, soient leurs énormes citernes.

Dans les vallées, l'eau douce ne manquait pas. Une foule de torrents descendaient des flancs du Liban, faisant naître sur les pentes une opulente verdure. Leurs sources, s'ouvrant parmi les rochers et bondissant à travers les forêts de pins et de cèdres, forment encore des sites qui sont parmi les plus pittoresques du monde.

Telle est celle de l'Adonis, le fleuve sacré, dont les eaux se coloraient d'une teinte rougeâtre au printemps et à l'automne. Dans les sables, au bord de la mer, elles s'étendaient en flaques lugubres semblables à du sang, et les femmes du pays se livraient à de pieuses lamentations, croyant que cet effrayant liquide sortait des blessures du jeune dieu mis en pièces par un sanglier.

Il ne faut pas se représenter la Phénicie comme un territoire continu sur lequel eût put s'établir une domination unique. C'est une série d'étroites vallées, perpendiculaires à la mer, si bien enfermées dans leurs rochers abrupts plongeant dans les flots, [782] qu'il n'existe souvent pas de communication de l'une à l'autre, sinon de véritables sentiers de chèvre.

Cette disposition fait comprendre pourquoi la Phénicie ne forma jamais un seul royaume. Chacune de ses villes était autonome. Il y avait le roi de Tyr, le roi de Sidon, le roi d'Arad, et, dans chaque ville, au-dessous de chaque roi, la puissante aristocratie des marchands qui contre-balançait son pouvoir.

On ne connaît que vaguement la forme de gouvernement des cités phéniciennes. Mais on les voit toujours divisées entre deux partis : le parti démocratique, sur lequel s'appuyait le souverain, et le parti aristocratique, formé par les grands négociants, dont les comptoirs, les vaisseaux, les magasins donnaient du travail, du pain et de l'influence à toute la ville, et qui, par conséquent se trouvaient les maîtres du pouvoir.

Les mêmes conditions d'existence font tout naturellement naître une organisation politique semblable.

L'oligarchie aristocratique, fondée sur la richesse et la puissance commerciale, dut être, le gouvernement des villes phéniciennes, comme il fut celui de Carthage, de Venise, de la Hollande.

Il arrivait quelquefois à Tyr et à Sidon, comme au XVI^e siècle d'ailleurs dans les Pays-Bas, que des lattes sanglantes se produisaient entre le peuple des ouvriers et les riches marchands toujours portés à l'exploiter. C'est à la suite d'un conflit semblable entre le parti aristocratique et le parti populaire, qu'Elissar - la Didon de Virgile - sœur du roi de Tyr Pygmalion, s'exila avec ses partisans et s'en alla fonder Carthage sur les côtes du continent africain.

Non seulement les diverses villes de la Phénicie n'étaient point soumises à un gouvernement central unique, mais elles n'avaient aucun intérêt à se soutenir les unes les autres, étant plutôt rivales qu'alliées. La chute de Sidon fit la fortune de Tyr.

Ces différentes cités n'avaient même pas besoin d'être indépendantes pour prospérer. Jamais la prospérité de la Phénicie ne fut plus grande que lorsque cette contrée fut vassale de l'Égypte.

La marine de Sidon fut, pour ainsi dire, du XVII^e au XV^e siècle avant J.-C., la marine officielle des Pharaons. Tout un quartier de Memphis était habité par des marchands phéniciens.

La Phénicie n'échappa d'ailleurs au joug de l'Égypte que pour [783] passer sous celui de l'Assyrie, puis sous la domination de Babylone et enfin sous celle des Perses. Ninive seule lui inspira de l'antipathie ; mais elle accueillit Cyrus comme un libérateur.

Peuple de marchands, ne devant leur grandeur qu'au commerce, les Phéniciens avaient besoin de la paix pour prospérer. Ils l'achetèrent presque toujours au prix de leur indépendance.

Le caractère de la race phénicienne fut d'être pratique avant tout. Elle écartait toute entreprise inutile, dont le résultat n'eût été qu'une vaine gloire, et qui l'eût détournée sans résultats directs de ses occupations fructueuses. Mais elle savait, quand il le fallait, courir aux armes, et tenir vaillamment tête à l'ennemi. Dans plusieurs sièges fameux, Tyr tint l'Asie en échec, et pendant longtemps Carthage balança la fortune de Rome.

L'histoire des Phéniciens peut se résumer succinctement en trois périodes :

Celle de la puissance de Sidon jusqu'à sa destruction par les Philistins, vers 1209 avant J.-C.

Celle de la puissance de Tyr jusqu'à sa lutte contre Nabuchodonosor, en 574 avant J.-C.

Et celle de Carthage jusqu'aux guerres puniques (III^e siècle avant J.-C.).

Tyr ne fut complètement rainée que par Alexandre, en 332 avant J.-C., mais, depuis deux siècles déjà, la rivalité des Grecs dans le bassin oriental de la Méditerranée, et celle des Carthaginois à l'Occident, lui avaient enlevé la situation prépondérante qu'elle avait occupée pendant des siècles.

L'époque de la puissance de Sidon marque la prise de possession par les Phéniciens de tout le commerce de la mer Égée, de la mer Noire et de la Méditerranée jusqu'à la Sicile.

Les principaux comptoirs ou colonies des Sidoniens furent ceux de Chypre, de Rhodes, de Crète, de Cilicie, de Lycie, de Paros, de Thasos, etc. Ils envoyèrent des vaisseaux dans la mer Noire jusqu'en Colchide, et fondèrent Cambé sur l'emplacement actuel de Tunis, là où devait plus tard s'élever Carthage.

À cette époque se rattache également la fondation de Thèbes, en Béotie, par le Phénicien Cadmus.

[784]

Tyr, en prenant la suite des entreprises de Sidon, alla plus loin encore. Elle fonda Utique et Hippone sur la côte d'Afrique, couvrit de ses comptoirs l'île de Malte, les côtes de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, de la Bétique, les îles Baléares, se risqua sur l'Océan, et alla peut-être avant Carthage jusqu'aux îles Açores et aux Cassitérides.

Vers 833 avant notre ère, avait été fondée cette ville qui devait devenir sa rivale, et qui se lança dans des aventures plus hardie encore en explorant la côte occidentale de l'Afrique jusqu'à quelques degrés de l'équateur.

Rien n'intimidait l'esprit entreprenant de la race phénicienne. Si Rome n'avait pas détruit Carthage, le cap des Tempêtes eût été doublé avant Vasco de Gama et l'Amérique découverte avant Christophe Colomb.

Nous ne saurions entrer ici dans le détail des expéditions accomplies par les Phéniciens, pas plus que dans les événements particuliers dont leurs différentes cités furent le théâtre.

§ 3. LA RELIGION.

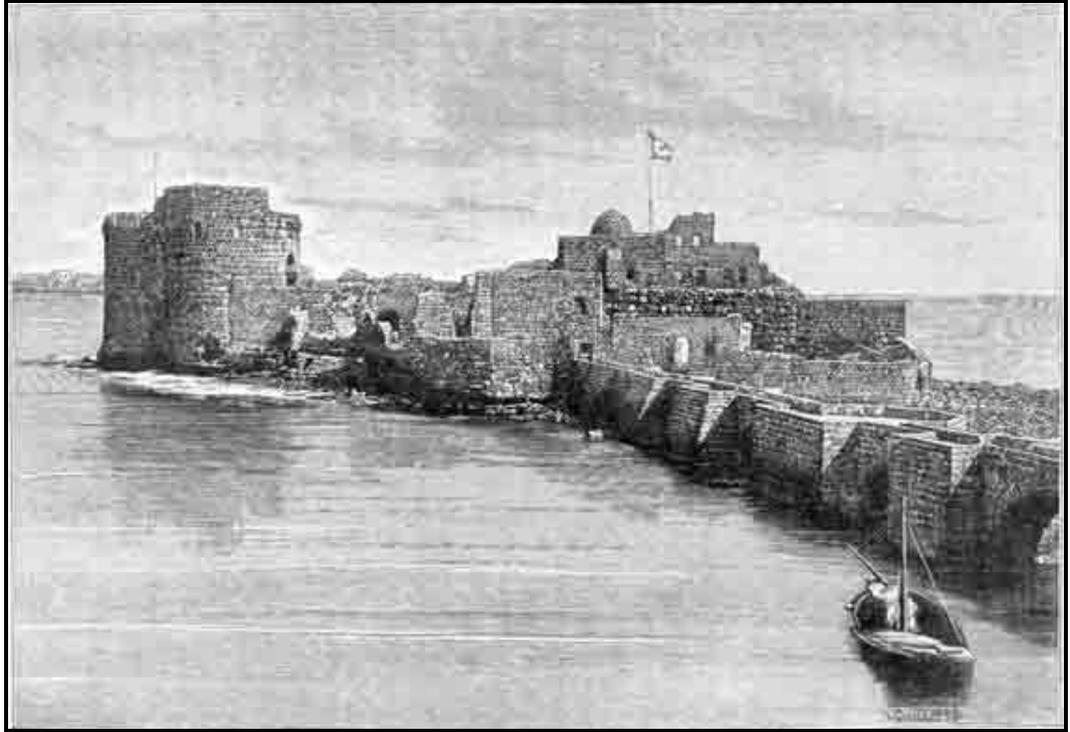
La religion des Phéniciens était étroitement apparentée à celle de l'Assyrie et contribua à donner naissance à celle des Grecs.

Le rôle d'intermédiaire que joua ce peuple au point de vue des arts, de l'industrie et des connaissances générales, il le joua également en ce qui touche les croyances religieuses.

Son Baal, qui n'est autre que le Bel Chaldéen, devint le Jupiter des Grecs ; son Melkarth, fils des dieux dompteurs de lions de la Mésopotamie, fut le prototype d'Hercule ; son Adonis, le beau jeune dieu du printemps, est Tammouz, le fils chéri qu'Istar alla chercher jusqu'au fond des enfers, et qui se transmet dans la mythologie grecque sans même changer de nom. Quant à son Astarté, c'est l'éternelle déesse de l'amour, la grande voluptueuse que l'Asie avait adorée dès les plus anciens temps sous le nom d'Istar, et qui régna par sa grâce toute-puissante sur la Grèce et sur Rome, sous les noms d'Aphrodite et de Vénus.

Pour cette déesse surtout, la filiation est facile à suivre.

[785]



[Fig. 432.](#) Sidon. État actuel de la forteresse. D'après une photographie.

[786]

Nous l'avons vue déjà, dans Babylone, présider à la fête éternelle de l'amour et de la vie, cette divinité dont le beau corps nu tentait déjà le ciseau maladroit des artistes chaldéens et hanta l'imagination des hommes jusqu'à ce que les Phidias et les Praxitèle l'eussent fait jaillir du marbre dans son imposante splendeur.

Déjà nous l'avons vue conduisant, sous les portiques de son temple, la foule palpitante et secrètement troublée des femmes qui venaient, pour la seule fois de leur vie, se livrer à un inconnu, et qui attachaient une idée religieuse à cette étonnante aventure.

Nous l'avons rencontrée également chez les fils lascifs d'Israël, dissimulée dans le mystère des bocages où roucoulaient ses tourterelles sacrées.

Et nous savons comme elle domina, radieuse, embellie par la poétique imagination des Aryens, dans les archipels délicieux de la mer Égée, à Chypre, à Cythère, cette île riante et corrompue, dont le nom devint synonyme de toutes les voluptés.

Plus femme que déesse alors, elle cessa d'être, parmi les bois de myrtes et de roses, et dans la caresse éternelle des flots d'azur, la sombre Astarté phénicienne, qui demandait des mutilations, des flagellations, des jeûnes, des contorsions de démoniaques aussi bien que des prostitutions et de licencieux sacrifices. Elle ne garda de ses attributs que la colombe, blanche comme le marbre blanc sous lequel elle sembla sourire, soupirer et frémir.

Cependant, quoique changée, elle n'aurait pu nier son origine. C'étaient les Phéniciens qui avaient institué son culte à Chypre, à Cythère, comme à Éryx, en Sicile ; et les Grecs, en l'adorant sous le nom d'Aphrodite, continuèrent à l'appeler encore Cypris, Cythérée, Éricina, montrant bien où ils avaient appris ses mystères et qui les y avaient initiés.

Les types des dieux de l'Asie furent répandus par les Phéniciens sur tous les rivages de la Méditerranée au même titre que leurs nombreux objets d'exportation.

Non seulement ils leur élevèrent des sanctuaires dans la plupart des comptoirs qu'ils établirent, mais encore ils colportèrent leurs images dont ils faisaient un considérable trafic.

Les populations primitives qu'ils visitaient n'avaient pour la plupart aucune idée de la statuaire, de la sculpture de l'ivoire, de la [787] fonte des métaux, et, ne sachant donner que des figures grossières à leurs propres dieux, s'émerveillaient devant les statuettes de pierre, de bronze, d'ivoire, de terre cuite, que leur apportaient les Phéniciens. Elles accueillirent avec faveur des divinités qui, bien que d'un travail fort sommaire la plupart du temps, leur semblaient des êtres supérieurs et admirables.

On a retrouvé sur toutes les côtes de la Méditerranée ces figurines, ces amulettes, que les habitants de Tyr et de Sidon transportaient par quantités prodigieuses.

Les fabriques de dieux pour l'exportation ne devaient pas être les moins prospères que ces habiles négociants possédassent.

Tous les types populaires en Égypte et en Mésopotamie : êtres divins, hommes, animaux, monstres, génies, reproduits en verre, en ivoire, en métal, en terre cuite, devinrent familiers depuis Chypre jusqu'aux bords du Guadalquivir.

Le scarabée, le sphinx, le globe ailé, la figure nue d'Istar, le dieu Bès, le cône sacré, les taureaux ailés, les génies difformes, furent placés sur les autels des temples ou portés comme talismans, en bagues, en colliers, en cachets, par tous les peuples que visitaient les vaisseaux phéniciens. Il y en avait toujours un chargement à côté des armes, des poteries, des verroteries, des étoffes de pourpre qu'apportaient les ingénieux marchands.

En Phénicie même, le culte était moins idolâtrique que sidéral et naturaliste. Les montagnes, les fleuves, les astres restèrent, au fond, les divinités les plus respectées par ce peuple réfractaire aux abstractions.

Par là encore il se montra l'héritier direct des vieux Chaldéens. Son principal dieu, Baal, représentait le soleil, comme Astarté s'identifiait avec la lune. Il adorait encore les sept planètes sous le nom de *Cabires*. Un huitième Cabire était *Eshmoun*, le chef de cette pléiade, lequel n'était autre que l'étoile polaire.

Quel culte instinctif, passionné, fanatiquement superstitieux, cette nation de marins ne devait-elle pas avoir voué à la mystérieuse étoile du Nord, seule conductrice de ses vaisseaux sur le sombre abîme des mers !

On ne trouve en Phénicie que de faibles traces du culte des morts. Cette forme constante de l'évolution religieuse avait sans [788] doute été dépassée depuis longtemps par eux lorsqu'ils apparurent dans l'histoire. Comme leurs frères les Juifs, ils ne croyaient que bien vaguement à l'immortalité des âmes.

Un grand nombre de superstitions leur étaient d'ailleurs communes avec les Béni-Israël. La principale était le culte des pierres.

On se rappelle les deux pierres que contenait l'arche sainte, et celles dressées par les Hébreux en commémoration de tout événement un peu important. Ils croyaient ces blocs de rochers sanctifiés par la présence de leur dieu.

Jacob, raconte la Genèse, prit une pierre et la dressa pour monument, et il versa de l'huile sur le sommet de cette pierre et il l'appela Béth-El, ce qui veut dire : « maison de Dieu. » Ce mot hébreu de *béth-el* « maison d'El », devenu en phénicien bétyle, désigna toutes les pierres sacrées, que le peuple dressait, adorait ou portait en guise d'amulettes.

La représentation la plus vive que les Phéniciens eurent jamais de leurs divinités, était une pierre, généralement sous forme de colonne ou de cône.

Ce culte des pierres subsista très tard, et jusqu'à l'époque de la domination romaine. Au temps de Tacite, Astarté était encore figurée dans son temple par un bétyle. L'empereur syrien Héliogabale était pontife de la pierre noire d'Émèse. Cette superstition, populaire chez les Chananéens et les Sémites, subsiste encore parmi les Arabes dans l'adoration de la pierre noire, enchâssée dans la Kaaba, à la Mecque.

Les principaux temples phéniciens présentaient, à droite et à gauche de l'entrée du sanctuaire, deux colonnes, qui étaient, sans doute, moins un motif d'ornement qu'une représentation divine. Hérodote mentionne les deux colonnes du fameux temple de Melkarth, à Tyr : « L'une, dit-il, était d'or fin, et l'autre d'émeraude, qui jetait la nuit un grand éclat. »

Cette colonne d'émeraude lumineuse n'était probablement qu'une colonne de verre coloré et traversé par la lumière d'une lampe.

Le temple de Jérusalem, ayant été construit par des architectes phéniciens, eut aussi ses deux colonnes, qui furent placées, disent les Chroniques, l'une à main droite et l'autre à main gauche en [789] avant du lieu saint. « Et Salomon appela celle qui était à droite *Jakin*, et celle qui était à gauche *Bohaz*. »

Ces noms donnés aux colonnes montrent bien qu'elles étaient personnifiées comme des divinités.

La religion, en Phénicie, se ressentait de l'organisation fédérative de la contrée. Chaque ville avait son Baal, qui changeait un peu de physionomie suivant les lieux. Il y avait Baal-Tsour, Baal-Sidon, Baal-Hermon, Baal-Phégor, etc.

Melkarth, le grand dieu de Tyr, n'est que le Baal de cette ville, dit une inscription retrouvée dans l'île de Malte.

Les attributs des grands dieux variaient pour des raisons plutôt géographiques et politiques que philosophiques. Au fond, le Phénicien avait une tendance vague à reconnaître un dieu supérieur à tous les autres. Les nombreux Baalims et Baalats, c'est-à-dire les dieux et les déesses secondaires, étaient plutôt des attributs personnifiés de Baal que des êtres indépendants.

Astarté elle-même est appelée sur les inscriptions : « Astarté, nom de Baal ». Tanit, l'Astarté carthaginoise, est désignée comme « Tanit, face de Baal. »

La plus haute personnification de Baal était ce Melkarth, spécialement adoré à Tyr, et dont les Grecs ont fait leur Héraclès.

Melkarth, avec ses prodigieux travaux, bien autrement considérables que ceux d'Hercule, est l'incarnation du génie phénicien. C'est à lui qu'on attribuait toutes les grandes découvertes, celle de l'alphabet comme celle même de la navigation, et la création des plus lointains comptoirs.

C'est lui qui, de ses bras puissants, avait écarté l'Europe de l'Afrique en créant le détroit de Gadès, ouvrant ainsi à ses fils aventureux de nouveaux espaces et des mers inconnues. Au seuil du redoutable Atlantique se dressaient les deux montagnes appelées les Colonnes d'Hercule, dont la vue rappelait, à l'âme troublée du marin, les mystérieuses colonnes d'or et d'émeraude si souvent contemplées dans la cité natale aux deux côtés du sanctuaire. Il lui semblait alors que le grand Melkarth le protégeait et le suivait encore sur les vagues explorées où il risquait son vaisseau fragile.

Melkarth inspirait aux Phéniciens le désir de conquérir toutes [790] les mers, comme le sombre Assur imposait à Ninive le devoir de lui soumettre toutes les nations.

À Carthage, la religion fat la même que dans la mère patrie. Le couple divin : Baal et Astarté, devint Baal-Hammon et Tanit. Il eut un caractère plus exclusivement sidéral ; sous ces deux noms, les Carthaginois adoraient surtout le soleil et la lune.

Mais à Carthage comme à Tyr, comme à Sidon, le caractère du culte fut d'être à la fois lascif et sanguinaire. Les raffinements de la volupté n'y étaient égalés que par les raffinements des supplices. Les bras rougis au feu de Baal-Moloch étaient constamment ouverts pour

recevoir leur proie : les beaux enfants que leurs parents eux-mêmes venaient offrir à l'idole monstrueuse.

Peut-être, par ces hécatombes volontaires, espérait-on fléchir l'implacable avidité des flots, et sauver la vie de tant de matelots voguant au loin, par des mers sauvages, sous des cieux sans étoiles.

Tous les peuples marins sont superstitieux. De nos jours, les chapelles des Notre-Dame-des-Flots sont pleines de touchants ou naïfs ex-voto. Que de vœux sont prononcés et accomplis par les fiancées, les sœurs et les femmes, dans la terrible anxiété de l'attente, alors qu'on donnerait tout pour voir apparaître au loin la voile bien connue, ou sur le port le visage bronzé, qui peut-être ne reparaitra jamais et repose là-bas sous la sinistre caresse du flot livide.

Et là-bas, dans la rude Tyr, dans la fanatique Carthage, on faisait aussi des promesses à Moloch : des promesses de chairs blanches, de membres délicats et de belles jeunes chevelures. Et les mères farouches, au retour de l'époux, n'oubliaient pas, car la sombre menace de la mer planait toujours, et le châtement ne se fût pas fait attendre.

C'était un génie impitoyable et farouche que celui de ces populations toujours aux prises avec un mystérieux danger. Les orgies succédaient aux sacrifices, car ils devaient se hâter de jouir, ceux qui repartiraient demain peut-être pour toujours.

Nul peuple n'apporta, à un tel degré, dans la satisfaction des instincts licencieux et cruels, la même âpre et froide fureur.

Et naturellement, en Phénicie comme partout ailleurs, les rites religieux portaient l'empreinte des passions populaires et n'en étaient le plus souvent que la consécration.

[791]

La Phénicie eut ses écrivains religieux.

Le plus célèbre est Sanchoniathon, qui, à une époque indéterminée mais très antérieure à notre ère, réunit, dans un ouvrage malheureusement perdu, toutes les légendes et toutes les croyances de sa patrie.

Quelques fragments des écrits de Sanchoniathon nous ont été transmis par Philon de Byblos, qui le traduisit. On y retrouve les traces d'une cosmogonie vague, à caractère matérialiste et panthéistique, directement dérivée de la cosmogonie des Chaldéens. Pour San-

choniathon, la matière est éternelle ; l'univers est issu de l'union du souffle et du chaos ; les dieux sont nés, comme les hommes, par une série d'évolutions spontanées.

Ce sont bien là les antiques conceptions babyloniennes, profondes et grandioses, supérieures aux enfantines créations qu'on en a tirées en les simplifiant et dont l'esprit humain s'est contenté pendant des siècles. La Phénicie, d'ailleurs, s'en fit l'écho sans les comprendre. Cette nation pratique ne s'attardait pas à chercher d'où était sorti l'univers, qu'elle se contentait d'exploiter avec une activité dévorante.

Il n'y eut guère sans doute de rêveurs et de poètes chez ces marchands à l'âme positive. Les prophètes juifs n'y auraient trouvé nul écho. Israël, resté plus voisin du désert, gardait encore des visions impossibles dans les étroites et bruyantes cités de Sidon, de Tyr et d'Arad.

Et la mer, cette grande charmeuse, devint trop rapidement aux yeux des Phéniciens la dispensatrice de toutes les richesses palpables et matérielles, pour qu'ils s'attardassent sur ses rives à écouter ce que ses vagues disent à l'âme des hommes, lorsqu'elles chuchotent le soir sous les étoiles ou lorsqu'elles chantent le matin parmi les caresses du soleil.

§4. LES ARTS ET L'INDUSTRIE.

L'art phénicien fut un art de fusion et de transition.

Toutes les œuvres qu'il produisit pourraient être réparties en trois classes : celles qui furent inspirées par l'Égypte ; celles qui [792] offrent un caractère purement assyrien ; et enfin celles qui présentent mêlées les deux influences de l'Assyrie et de l'Égypte.

Les statues et les édifices qui appartiennent à cette dernière catégorie sont de beaucoup les plus nombreux. Leur production fut tout à fait particulière à la Phénicie, qui, placée à égale distance de Memphis et de Ninive, et soumise tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux capitales, remplaça l'originalité qui lui manquait complètement par une imitation alternative ou combinée des types célèbres de l'art oriental antique.

On peut deviner facilement que, durant la domination égyptienne, l'art porta plutôt le cachet égyptien, et que l'Assyrie, à son tour, fit prévaloir son influence artistique avec son autorité politique.

En effet, les œuvres les plus anciennes de la Phénicie, exécutées durant la période où Sidon obéit aux Pharaons, se rapprochent plus de celles écloses dans la vallée du Nil, que celles que vit naître l'époque où Tyr obéit aux rois d'Assyrie.

Cependant cette loi n'est pas absolue. Les circonstances variées du commerce et des relations générales, comme le goût personnel des artistes, fit osciller, dans les cas particuliers, la balance d'une double inspiration, qui, pour l'ensemble de l'œuvre phénicienne se maintient à peu près égale.

Une troisième influence vint modifier, dans les derniers siècles avant notre ère, l'art mixte de la Phénicie. Ce fut l'influence de la Grèce, qui, après avoir reçu de l'Orient ses premiers modèles, commença bien vite à les modifier heureusement, et à propager ses propres idées en sens inverse.

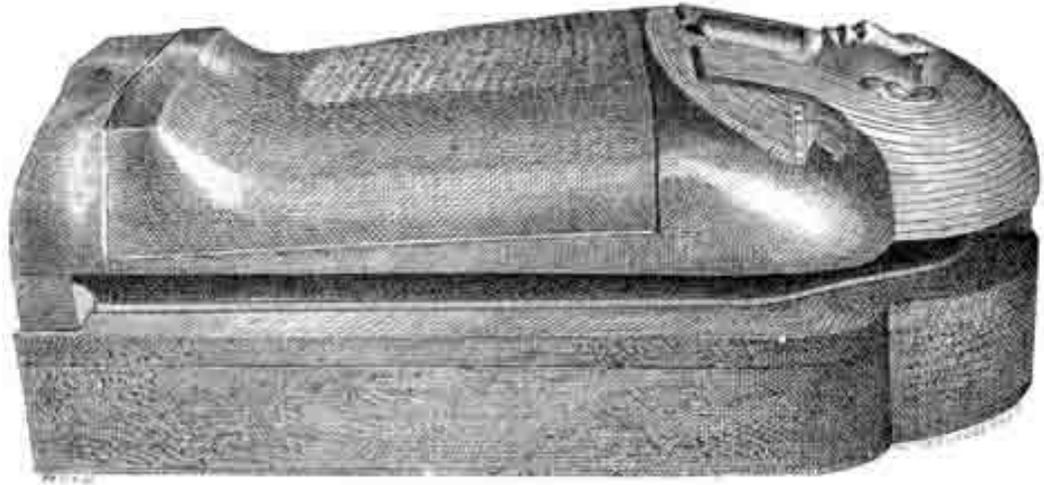
Dès le V^e siècle avant J.-C., en effet, la Grèce ne reçut plus guère, par l'intermédiaire des Phéniciens, que ses matières premières.

Après avoir été initiée par eux aux arts merveilleux de l'Égypte et de l'Assyrie, après avoir pris chez eux tous les types que l'on copiait et que l'on mélangeait à Sidon et à Tyr, elle finit par leur donner les modèles nouveaux qu'elle inventait, et vit même ses artistes devenir les fournisseurs attitrés des Carthaginois, ces Néo-Phéniciens.

C'est dans l'île de Chypre que l'on rencontre les œuvres d'art où se combinent le plus intimement les trois influences de l'Égypte, de [793] l'Assyrie et de la Grèce. Telle est, par exemple, la fameuse statue *du Prêtre à la Colombe*, qui se trouve aujourd'hui au musée de New-York. La tête coiffée d'une sorte de tiare, la longue barbe frisée, rappellent les types représentés sur les murs de Koyoundjik et de Khor-sabad, tandis que l'arrangement des draperies, bien qu'encore assez gauche et raide, fait pressentir les effets magnifiques de grâce et d'harmonie qu'obtiendront les Grecs par la disposition des étoffes souples sur la forme animée.

L'inspiration de l'Égypte, qui s'efface déjà dans cette célèbre statue, se retrouve dans une foule d'autres, et reste longtemps dans le costume

et dans la coiffure. Des morceaux de statuaire, déjà presque grecs par les traits du visage, la vigueur et la proportion des membres, se montrent égyptiens par l'espèce de *schenti* ou pagne, noué autour des reins, et par les lourdes masses de la chevelure tombant carrément des deux côtés du visage.



[Fig. 433.](#) Sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon. (Probablement du IV^e siècle avant notre ère.) Musée du Louvre.

À mesure que l'influence de la Grèce grandit, celle de la Phénicie, qui lui a donné naissance, s'atténue. Chypre n'est déjà plus Tyr ou Sidon. Ces deux dernières villes n'ont pas laissé beaucoup de souvenirs artistiques ; mais, dans ceux qui peuvent leur être attribués, surtout dans les produits de leurs arts industriels - vases, statuettes, armes, meubles, amulettes, bijoux - on reconnaît la double influence de l'Égypte et de l'Assyrie, influence qui, à travers [794] leurs œuvres, alla éveiller le génie grec et fit naître aussi l'art étrusque.

Distinguer ces diverses influences, établir leurs parts respectives dans les débris de temples, de statues, dans les sarcophages anthropoïdes, les stèles, les tombeaux souterrains, que l'on a retrouvés en Syrie, à Chypre, en Sicile, à Carthage, est un travail d'archéologie pure assez dénué d'intérêt et que nous ne tenterons même pas d'effleurer ici.

D'une façon générale, on peut dire que, dans l'architecture phénicienne, l'inspiration de l'Égypte domina, tandis que celle de l'Assyrie fut surtout sensible dans la sculpture.

Dans les ruines de temples phéniciens, on reconnaît le sanctuaire restreint, obscur, entouré d'un vaste espace qu'enferme un mur ou un péristyle, et qui forme le trait principal et comme le squelette du temple dans la vallée du Nil. Les motifs d'ornementation : l'urœus, le disque ailé, les feuilles de lotus, et surtout la gorge égyptienne, trahissent leur origine d'une façon caractéristique.

Autant qu'on a pu le supposer, le temple de Jérusalem, bâti par des artistes phéniciens, présentait tous ces caractères. Cet édifice, pour lequel Salomon prodigua l'or, semble avoir été le chef-d'œuvre de l'art bâtard qui florissait alors à Tyr.

Ce qui est le plus proprement spécial à la Phénicie, c'est son ancienne architecture, dont on peut déterminer le caractère en disant qu'elle était née du rocher.

À part le creux des vallées où la terre végétale s'est amassée, la Phénicie est constituée tout entière par les arêtes rocheuses du Liban. Bien avant de détacher la pierre calcaire qui s'y trouve en abondance, les peuplades chananéennes se contentèrent de la tailler simplement sur place, et d'y creuser, non seulement leurs habitations et leurs tombes, mais leurs cuves, leurs pressoirs, leurs citernes, enfin toutes les constructions nécessaires à leur vie active et à leurs primitives industries.

On a dit avec raison que, lorsque les Phéniciens construisaient le plus vulgaire édifice, une citerne ou un pressoir, par exemple, ils le construisaient pour l'éternité. Comme ils le taillaient, en effet, en plein roc, il faudrait pour le démolir que le Liban même disparût [795] Les premières constructions indépendantes qu'élevèrent les Phéniciens gardèrent la marque de l'architecture d'où elles étaient issues. Tels sont, par exemple, les énormes remparts d'Arad, composés de blocs gigantesques, réunis sans aucun ciment, et dont la masse indestructible garde encore une rude grandeur.

Dans les imitations auxquelles se livrèrent les Phéniciens sur le domaine artistique, ils se distinguèrent, sinon par l'invention et l'imagination, du moins par le savoir-faire et la perfection des procédés.

Aussi, chez eux, les arts industriels furent-ils beaucoup plus remarquables que les beaux-arts. Leurs fabriques de verre, de faïence, d'armes, leurs fonderies de bronze, leurs teintureries, leurs filatures, leurs ivoireries, étaient justement célèbres dans toute l'antiquité.

Ils pratiquèrent toutes les branches de l'industrie alors connues et ils excellèrent dans chacune. Recevant les matières premières des contrées lointaines avec lesquelles ils trafiquaient, ils les façonnaient et les rendaient sous forme de produits manufacturés.

L'activité de leurs villes était prodigieuse, et le séjour n'en était guère agréable aux opulents oisifs, pas plus que de nos jours ne l'est celui des grandes cités ouvrières, bruyantes et encombrées. L'odeur des teintureries rendait insupportable la proximité de Sidon. Aussi les riches Phéniciens habitaient-ils, sur les flancs du Liban, d'élégantes villas enfouies dans la verdure des cèdres.

Nous avons déjà vu que, lorsque Salomon voulut construire son temple, il eut recours aux célèbres ouvriers phéniciens, habiles, nous dit l'Écriture, à travailler le cuivre, le bois, la pierre et l'airain.

Les magnifiques vases de bronze, d'or et d'argent, que fabriquaient les Phéniciens, étaient admirés dans tout le bassin de la Méditerranée dès une époque fort lointaine. Nous voyons, dans l'*Iliade*, Achille, aux funérailles de Patrocle, proposer comme prix de la course « un cratère d'argent travaillé ; il contient six mesures, » nous dit Homère, « et, par sa beauté, il n'a pas de rival sur la terre ; c'est que d'habiles artistes sidoniens l'ont exécuté avec soin, et que des marchands phéniciens l'ont transporté sur la mer vaporeuse, l'ont exposé dans les ports et donné en présent à Thoas. »

Le bronze phénicien était renommé pour sa trempe supérieure. [796] Les armes fabriquées à Tyr et à Chypre se distinguaient par leur excellente qualité non moins que par leur élégance. Les Phéniciens exécutaient parfaitement le travail au repoussé comme aussi la gravure sur métaux. Il nous est parvenu un grand nombre d'échantillons qui en témoignent. Leurs patères, leurs coupes d'argent et de vermeil portent des scènes de chasse et de guerre qui déroulent harmonieusement leurs diverses péripéties, et dont l'exécution est d'une grande finesse. Telle est cette fameuse coupe de Préneste, dont M. Clermont-Ganneau a expliqué tout au long le sujet, et sur laquelle on voit se

succéder toutes les aventures d'une journée de chasse des plus mouvementées.

L'orfèvrerie, la bijouterie phéniciennes ont laissé une foule de produits remarquables. Ce sont des pectoraux incrustés de pierreries, des épingles de tête, des anneaux, des bracelets, des boucles d'oreilles. Les colliers surtout sont charmants à cause du goût et de la grâce de leurs dispositions. Les grains d'ambre, les perles de verre y alternent avec de riches médaillons d'or et des amulettes finement découpées. L'alliance des couleurs y est surtout fort ingénieuse et du meilleur effet. Les verreries de la Phénicie ont eu, comme on le sait, dans l'antiquité, une renommée universelle. On a même attribué à cette contrée l'invention de la merveilleuse matière.

Elle l'avait toutefois empruntée à l'Égypte, où le verre était connu dès l'Ancien Empire. Mais elle en perfectionna considérablement la fabrication et elle en généralisa l'emploi.

Jusqu'à l'établissement des verreries phéniciennes, et même encore longtemps après, le verre était considéré comme une matière précieuse qui rivalisait avec l'or. Job déclare la sagesse plus précieuse que l'or et le verre. Nous avons vu que les deux colonnes sacrées du temple de Melkarth étaient, l'une en or, l'autre en verre coloré.

Les délicats objets, flacons, étuis, etc., dont quelques-uns sembleraient sortis des fabriques de Venise, et dont la Phénicie avait le secret, restèrent des objets du plus haut luxe. Le travail en était d'une délicatesse extrême, car les bandes de couleur qui les ornaient étaient produites par des fils de verre coloré appliqués sur la pâte encore molle et recuits avec elle.

[797]

Mais on est fondé à croire qu'à côté de ces ravissants produits, il en existait de plus communs destinés à la consommation courante.

Le principal progrès que la Phénicie amena dans la fabrication du verre fut de le rendre transparent.

Comme elle excellait à fabriquer le verre, elle produisait naturellement aussi l'émail et elle en recouvrit ses vases de terre. Cependant on fabriqua, en Phénicie, moins de vases émaillés que de vases directement peints.

Les vases phéniciens, en terre cuite comme en métal, ont servi de modèles aux premiers vases grecs. Ceux-ci les dépassèrent bien vite d'ailleurs pour la grâce et l'élégance de la forme, se dépouillant, au contraire, des colorations vives si chères aux yeux des Orientaux.

Outre ces beaux produits qui, comme nous le raconte Homère, étaient colportés dans les ports de Grèce et d'Asie Mineure, et cédés seulement à de riches acquéreurs, il y avait encore les quantités énormes de poteries grossières qui formaient l'une des branches les plus fructueuses de l'exportation phénicienne.

C'est par milliers que s'entassaient dans les vaisseaux les vases en terre communs destinés aux peuplades primitives de l'Italie, de l'Espagne, de la Gaule et des îles Britanniques.

Les Phéniciens eurent pendant bien longtemps le monopole de la poterie, avant d'avoir fait naître des imitateurs et des rivaux, comme ils en trouvèrent plus tard chez les Grecs et chez les Étrusques.

Une autre branche d'industrie où ils étaient passés maîtres était la fabrication des objets en ivoire. Leurs caravanes et leurs vaisseaux leur apportaient sans cesse la matière première, qu'ils transformaient ingénieusement en étuis, en boîtes, en tablettes, en une foule de charmants objets qu'on a retrouvés dans les fouilles de toutes les villes célèbres depuis Koyoundjik jusqu'à Carthage. L'industrie de l'ivoire fleurit volontiers dans les ports de mer où arrivent directement les précieuses défenses. Les artistes de Tyr étaient de fins ivoiriers comme le sont aujourd'hui les habitants de Dieppe.

La Phénicie posséda une industrie qui lui fut tout à fait spéciale : [798] celle de la teinture en pourpre. On recueille en quantité sur ses côtes l'espèce de murex qui donne ces magnifiques couleurs rouge sang ou bleu violet, dont la propriété est de devenir plus éclatantes à la lumière, tandis que les autres s'y altèrent et pâlissent. La pourpre phénicienne enrichit pendant des siècles les vêtements et les ameublements des gens riches de toutes les contrées, et devint synonyme du pouvoir impérial. On a complètement renoncé à s'en servir, à cause du nombre immense de coquillages qu'il faut employer pour obtenir une quantité appréciable de teinture. On voit encore aux environs de Sidon des falaises entières créées artificiellement jadis par l'amas des coquilles que rejetaient ses fabriques après les avoir utilisées.

Il faudrait énumérer toutes les industries florissantes dans l'antiquité pour faire connaître celles qui furent cultivées avec bonheur dans la Phénicie, et y ajouter encore des fabrications secondaires et ingénieuses, telles que celle des œufs d'autruche taillés en forme de coupes et montés sur des pieds de métal.

Les filatures, les ateliers de tissage, la broderie, la parfumerie, occupèrent ce peuple actif, pour qui le génie industriel et commercial remplaça le pouvoir des armes, la domination politique, l'influence de l'art et celle de la pensée.

Lorsque, au début de ce livre, nous comptions l'industrie au nombre des grands facteurs de la civilisation, nous avons paru peut-être exagérer son rôle aux yeux du lecteur dont la jeunesse fut nourrie des exploits accomplis par les Alexandre, les César et les Napoléon.

Nous avons placé ce rôle avant celui de la guerre elle-même qui semble au premier abord avoir seule le pouvoir de changer la face du monde.

Nous avons fait allusion aux luttes industrielles du passé, et nous avons fait entrevoir les batailles acharnées, meurtrières, qui, dans l'avenir, auront pour théâtre nos halles et nos marchés.

Qu'on juge après les courtes pages qui précèdent, si nous avons été trop loin.

Au moment de clore cette histoire des premières civilisations, après avoir énuméré tous les efforts des vieilles races et les merveilleux résultats qu'elles ont obtenus, nous sommes obligés de [799] montrer tous ces résultats concentrés et monopolisés, pour ainsi dire, entre les mains d'une infime peuplade chananéenne établie sur quelques lieues de rivage dans les étroites vallées du Liban.

Bien plus, nous avons dû montrer ce que doit l'orgueilleuse civilisation de notre Occident à cette peuplade.

Héritiers des Égyptiens, des Assyriens et des Perses, les Phéniciens, sans arts, sans littérature, sans philosophie, sans découvertes scientifiques, furent les précurseurs et les instructeurs des Grecs, des Romains et de nous-mêmes.

Facilité des communications, rapidité des échanges, travail obscur, indomptable et patient, tels sont les éléments qui ont fait la prodigieuse fortune de ce petit peuple, et tels sont encore ceux qui, plus sûrs que le hasard des conquêtes, vont faire demain la grandeur ou l'abaissement de nos fières nations modernes.

§ 5. LE COMMERCE.

Le commerce des Phéniciens s'étendit à tout le monde connu des anciens, et, comme nous l'avons montré, il en recula même les limites.

Il eut pour objet toutes les matières fabriquées comme tous les produits naturels des différentes contrées qu'il mit en rapport. Il se fit surtout par voie de mer, mais il profita également des routes de terre, et même il en ouvrit de nouvelles. Avant, par exemple, d'avoir franchi les colonnes d'Hercule et trouvé une voie maritime jusqu'aux îles Britanniques, les Phéniciens trafiquaient avec ces îles par des caravanes traversant la Gaule, de Marseille aux rives du détroit que nous appelons Pas-de-Calais. On est presque certain que l'antique ville d'Alésia, dans le bassin de la Saône, était la principale station de ce long parcours.

C'est également par l'intermédiaire de caravanes traversant la Germanie, que les Phéniciens recevaient à l'embouchure du Pô l'ambre recueilli sur les bords de la Baltique, car leurs vaisseaux n'allèrent jamais jusqu'à cette mer. De là vint l'erreur d'Hérodote croyant que l'ambre s'exploitait dans le bassin de l'Eridan (Pô).

Carthage, à son tour, fut la tête de ligne des caravanes qui franchissaient [800] le Sahara pour aller chercher au cœur de l'Afrique noire les richesses naturelles qu'elle pouvait fournir.

Les voies de terre asiatiques étaient parcourues sans relâche par les marchands phéniciens, et se répartissaient en trois directions principales : les routes du sud s'enfonçant dans les déserts de l'Arabie ; celles de l'orient, allant vers Babylone, la Médie et l'Inde ; celles du nord-est se dirigeant vers l'Arménie et les mines du Caucase.

Quant aux mers sillonnées par les vaisseaux de Tyr, de Sidon, de Carthage, c'étaient la Méditerranée avec toutes ses dépendances, en y

comprenant les flots dangereux du Pont-Euxin, si souvent tourmentés par la tempête ; c'était l'Océan Atlantique jusqu'aux îles Britanniques d'une part, et presque jusqu'à l'équateur de l'autre ; c'était enfin la mer Bouge, le golfe Persique, et peut-être même l'Océan Indien jusqu'à l'embouchure du Sind et à celle de la Nerbudda.

Deux noms reviennent sans cesse chez les historiens de l'antiquité qui, ont voulu montrer l'extension du commerce phénicien : ce sont ceux de Tarsis et d'Ophir. N'ayant jamais pu identifier ces deux noms d'une façon précise, on est obligé de les accepter comme des termes généraux dont le premier désignerait les contrées les plus occidentales, et l'autre, les plus orientales, parmi celles que la Phénicie mettait en relations. Tarsis serait l'Espagne et même les îles Sorlingues ; Ophir serait les rives du golfe Persique, les îles Barheïn, et peut-être l'Inde mystérieuse et lointaine.

L'immense commerce des Phéniciens conserva ce caractère très particulier qu'il se fit par échanges, jusqu'au moment où les Grecs répandirent l'usage de la *monnaie*, c'est-à-dire jusque vers quatre ou cinq siècles avant J.-C.

Les Phéniciens, tout pratiques et ingénieux qu'ils furent, n'imaginèrent pas cette simplification considérable dans les transactions.

Il est probable qu'ils n'en sentirent pas le besoin, et qu'ils trouvaient même un avantage à échanger des matières premières ou fabriquées de natures absolument diverses, parce qu'il était plus facile de tromper sur leurs valeurs équivalentes. D'ailleurs, parmi les peuples avec lesquels ils trafiquaient, quelques-uns étaient trop primitifs pour admettre une autre façon d'acheter et de vendre.

[801]

Le peuple qui sut inventer l'alphabet pour simplifier ses écritures, eût certainement imaginé les monnaies, s'il y eût trouvé quelque avantage.

Mais quel signe aurait-il choisi pour représenter la richesse qui eût pu avoir le même sens aux yeux de tant de peuples différents, chez qui des communications constantes n'avaient pas encore eu le temps d'établir une valeur moyenne des objets ?

L'argent et l'or n'étaient pas pour tous des métaux précieux. Voici ce que Diodore de Sicile nous dit à propos de l'argent que l'on recueillait en masse et à fleur de sol dans la Bétique (sud de l'Espagne) :

« Ignorant l'usage de ce métal, les indigènes le vendirent, en échange d'autres marchandises de peu de prix, aux marchands phéniciens. Important cet argent en Asie, en Grèce et chez d'autres nations, ils gagnèrent d'immenses richesses. La cupidité de ces marchands fut telle que, leurs navires étant déjà chargés, ils coupèrent le plomb de leurs ancres et y substituèrent

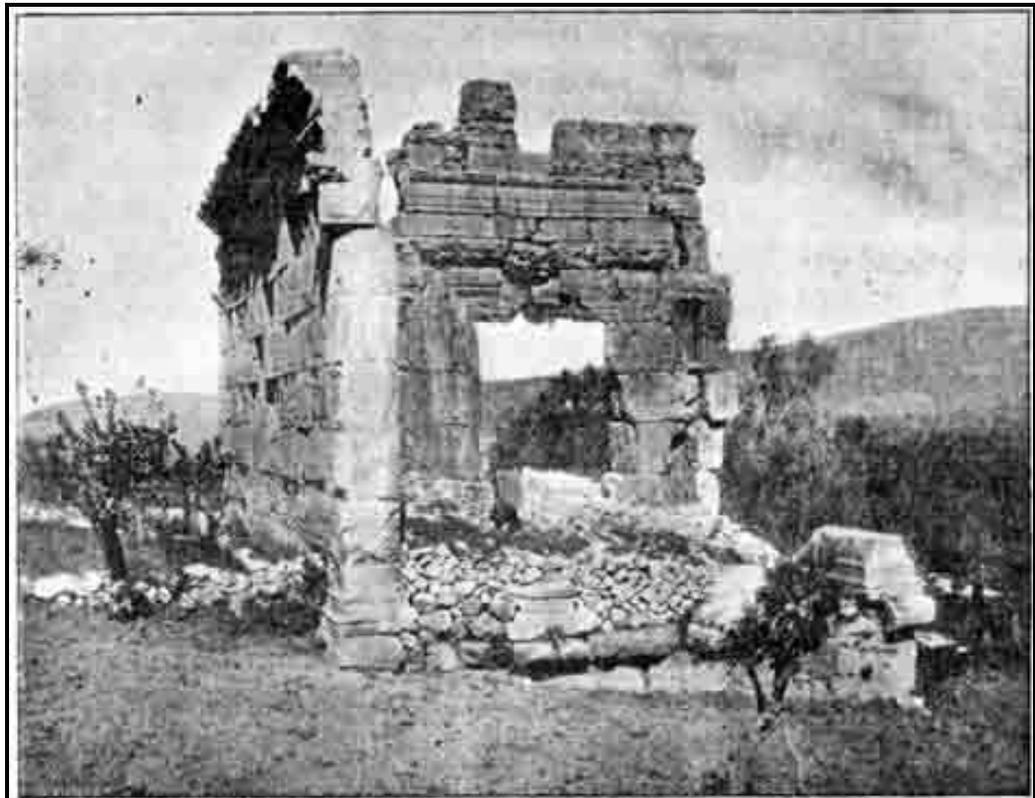


Fig. 434. Banars. Ruines d'un temple supposé phénicien. D'après une photographie.

l'argent. Les Phéniciens continuèrent longtemps ce commerce et devinrent si puissants qu'ils envoyèrent de nombreuses colonies dans la Sicile et les îles voisines, ainsi que dans la Libye, la Sardaigne et l'Ibérie. »

Le métal qui, plus que l'argent peut-être, fit la fortune des marchands phéniciens, ce fut l'étain. Tous les peuples de l'antiquité, Égyptiens, Chaldéens, Assyriens, Grecs d'Europe et d'Asie, faisaient, une consommation énorme de bronze, et aucun ne possédait l'étain. Il abondait au contraire dans l'Occident, en Sardaigne, en Espagne, dans le Cornouailles et les Cassitérides (Sorlingues). Toute l'année, les vaisseaux Phéniciens le rapportaient sous forme de pains ou saumons, que les nations orientales venaient promptement enlever sur leur marché.

Pour faire un tableau complet du commerce des Phéniciens, il faudrait énumérer toutes les nations connues par eux avec tous leurs produits divers. Il serait difficile de le faire d'une façon plus exacte et plus complète que le prophète Ezéchiel, dans son chapitre XXVII. Tout ce chapitre est à citer, à la fois pour montrer quel était le prestige de la Phénicie aux yeux des nations voisines, et pour présenter un tableau d'ensemble de ses relations et des sources de sa richesse.

« O Tyr, s'écrie le prophète, tu as dit : Je suis parfaite en beauté.

Tes confins sont au cœur de la mer, ceux qui t'ont bâtie t'ont rendue parfaite en beauté.

Ils t'ont bâti des navires avec les sapins de Scénir ; ils ont pris les cèdres du Liban pour te faire des mâts.

Ils ont fait tes rames de chêne de Basçan, et la troupe des Assyriens a fait tes bancs d'ivoire, apporté des îles de Kittim.

Le fin lin en façon de broderie apporté d'Égypte, a été ce que tu étendais pour te servir de voiles ; tu te couvrais de pourpre et d'écarlate apportées des îles d'Elisça.

Les habitants de Sidon et d'Arad étaient tes matelots, Ô Tyr ! tes sages, qui étaient au milieu de toi, étaient tes pilotes.

Les anciens de Gébal et les plus habiles ont été parmi toi pour réparer tes brèches ; tous les navires de la mer et leurs mariniers ont été avec toi pour trafiquer et pour faire ton commerce.

Ceux de Perse, de Lud et de Put, ont été tes gens de guerre dans ton armée ; ils ont pendu chez toi le bouclier et le casque ; ils t'ont rendue magnifique.

... Ceux de Tarsis ont trafiqué avec toi de toutes sortes de richesses, faisant valoir tes foires en argent, en fer, en étain et en plomb.

Javan, Tubal, et Mescec (îles de l'Archipel, Chypre, etc...) ont négocié [803] avec toi, faisant valoir ton commerce en vendant des hommes et des vases d'airain.

Ceux de la maison de Togarma (Asie Mineure, Grèce, Thrace, etc.) ont fait valoir tes foires en chevaux, en cavaliers et en mulets.

... Tu avais dans ta main le commerce de plusieurs Îles, et on t'a rendu en échange des dents d'ivoire et de l'ébène.

La Syrie a trafiqué avec toi de tes ouvrages de toutes sortes ; on a fait valoir tes foires en escarboucles, en écarlate, en broderies, en fin lin, en corail et en agate.

Juda et le pays d'Israël ont trafiqué avec toi, faisant valoir ton commerce en blé, en miel, en huile et en baume.

Damas t'a donné pour la multitude de tes ouvrages du vin et de la laine blanche.

Et Dan, et Javan, et Mosel (rives de la mer Égée) ont fait valoir tes foires en fer luisant ; la casse et le roseau aromatique ont été dans ton commerce.

Ceux de Dédan ont négocié avec toi en draps précieux pour les chariots.

Les Arabes et tous les principaux de Kédar ont été les marchands que tu avais dans ta main, trafiquant avec toi en agneaux, en moutons et en boucs.

Les marchands de Scéba et de Rama (sud de l'Arabie, Inde) ont négocié avec toi, faisant valoir tes foires en toutes sortes de drogues les plus exquis, et en toutes sortes de pierres précieuses et en or.

Haran, Hédén et Assur (Chaldée, Assyrie) ont fait trafic avec toi en toutes sortes de choses, en drap de pourpre et de broderie, et en caisses pour des vêtements précieux, serrées de cordes ; même les coffres de cèdre ont été dans ton trafic.

Les navires de Tarsis ont été les principaux de ton commerce, et tu as été remplie et rendue fort glorieuse au milieu de la mer.

... Par la traite des marchandises qu'on apportait de tes foires au delà des mers, tu as rassasié plusieurs peuples, et tu as enrichi les rois de la terre par la grandeur de tes richesses et de ton commerce. »

Ce n'est pas seulement le tableau de la grandeur et de la puissance de Tyr que l'on trouve dans Ezéchiel ; on y voit aussi les témoignages de la jalousie et de la haine qu'avaient inspirées à toute la terre l'avidité implacable et la tyrannie orgueilleuse de cette cité et de son peuple.

« Ton cœur s'est élevé à cause de ta beauté, » dit encore le prophète, « et tu as corrompu ta sagesse par ton éclat.

... Tu as profané tes sanctuaires par la multitude de tes iniquités, en usant mal de ton trafic.

Aussi je ferai sortir du milieu de toi un feu qui te consumera, et je te réduirai en cendres sur la terre.

[804]

Tous ceux qui te connaissent parmi les peuples seront désolés à cause de toi ; tu seras un sujet d'étonnement et tu ne seras jamais rétablie. »

Le souhait plein de haine que prononce ici le prophète juif devait se réaliser, mais pour des causes qu'il ne pouvait alors soupçonner.

Lorsque la Phénicie eut achevé son œuvre ; lorsque, grâce à elle, le centre de la civilisation se fût déplacé, et eût passé d'Orient en Occident, elle disparut en effet du rang des nations. Les bases sur lesquelles s'étaient édifiées sa puissance lui firent de plus en plus défaut, jusqu'à s'écrouler complètement.

La civilisation gréco-romaine, concentrée tout entière autour du bassin de la Méditerranée n'eût plus besoin d'intermédiaire, et, dépassant de beaucoup celle de l'Orient, n'eût plus rien à recevoir de l'Asie.

Et, plus tard, lorsque se dressa peu à peu le gigantesque édifice du monde moderne, il se passa des siècles avant que ce monde nouveau soupçonnât ses origines, et eût l'idée de remonter à son berceau en se tournant vers le vieil Orient, couvert de ruines et enveloppé de silence.

Aujourd'hui, les courants d'idées et de productions se sont rétablis sur une échelle immense que n'entrevirent jamais les marins de la Phénicie. Mais les chemins ont changé ; les grandes routes de l'univers ne sont plus les mêmes qu'autrefois.

Tyr n'a jamais été appelé à se relever de ses ruines. Le voyageur qui visite ses ports ensablés et les humbles cabanes de pêcheurs qui remplacent ses maisons ses temples et ses remparts, ne retrouve plus aucune trace de sa grandeur et évoque mélancoliquement par l'imagination : « Ses richesses, ses foires, son commerce, ses mariniers et ses pilotes, ceux qui réparaient ses brèches et ceux qui travaillaient à ses industries, et toute la multitude qui était au milieu d'elle. »

[805]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**CONCLUSION**

Notre livre est terminé. Résumons-en brièvement l'esprit et les tendances.

Prenant l'humanité à son aurore, nous avons montré les lois générales de son développement, la genèse de ses arts, de ses institutions et de ses croyances. Nous avons constaté que les sociétés sont soumises dans leur marche aux lois de l'évolution qui régissent l'astre gigantesque aussi bien que le plus infime atome. Ces lois inexorables, nous pouvons en méconnaître la puissance, mais nous en subissons fatalement les effets. Souveraines mais aveugles, inflexibles toujours, elles ont remplacé les dieux qui gouvernaient le monde dans son enfance. L'homme ignore leur essence, comme il ignorera toujours la raison première des choses, mais il sait qu'il serait inutile de tenter de les fléchir et que c'est en lui seul qu'il doit chercher les éléments de ses futurs progrès. De telles vérités paraîtront bien banales un jour. Nous ne pouvions cependant arriver à les comprendre qu'après avoir pendant des milliers d'années peuplé le ciel des panthéons les plus divers.

Ces considérations générales étant exposées, nous avons franchi rapidement les âges primitifs de l'humanité et abordé l'étude des premières civilisations. Nous avons assisté, sur les rives du Nil et dans les plaines de la Chaldée, aux premières tentatives de l'homme pour s'élever au-dessus de la barbarie, et montré comment furent préparés par quatre à cinq mille ans de patients efforts, ce formidable édifice de la

civilisation gréco-romaine, d'où, après de nouvelles transformations, le monde moderne devait sortir à son tour.

Nous avons essayé de faire rentrer à la place qu'ils devaient normalement occuper dans l'évolution de l'humanité ces deux grands peuples, les Grecs et les Romains, qui, jadis, nous semblaient avoir allumé spontanément tous les flambeaux dont la lumière nous éclaire encore. Cette place est suffisamment glorieuse, d'ailleurs ; [806] plus glorieuse peut-être, quand nous la considérons comme conquise pas à pas au prix d'efforts gradués et incessants, que lorsque nous n'y voulons voir que l'action d'une providence divine.

Cette providence divine, la science moderne ne la connaît plus. Avec les matériaux nouveaux que possède l'histoire, il est facile de montrer qu'il n'y eut rien de miraculeux ni d'imprévu dans la vie intellectuelle de l'humanité. Nous avons fait voir que, malgré tant de diversités apparentes, il n'y eut pas plusieurs civilisations, mais une seule, formée de tous les tâtonnements, de tous les labeurs, de toutes les découvertes des peuples, depuis que l'un d'entre eux a fait le premier pas hors de la sauvagerie primitive. Cette civilisation, chaque race l'a portée à un certain niveau jusqu'à ce que, épuisée par ses efforts, elle en léguât l'héritage à une autre race destinée à le développer à son tour.

Sans doute, il est arrivé sur plusieurs points éloignés du globe, la Chine et l'Inde, par exemple, que des peuples différents soient parvenus sans se connaître, par des efforts analogues, à un degré de développement identique. Mais ce qui n'a jamais pu se produire, c'est qu'une nation telle que la Grèce, qui était barbare encore à l'époque du siège de Troie, ait pu arriver par ses seules forces et sans aucune initiation étrangère au merveilleux degré de développement où nous la voyons quatre ou cinq siècles avant notre ère, c'est-à-dire presque brusquement, ou du moins dans un espace de temps qui n'est rien dans l'histoire des peuples.

C'est sur les rives de l'Asie Mineure que se sont montrées les premières lueurs de la civilisation grecque. Or l'Asie Mineure, que l'on croyait jadis une élève de la Grèce, apparaît maintenant comme issue de l'Assyrie et de l'Égypte au point de vue des institutions, des arts, des connaissances scientifiques et des croyances.

C'est l'Asie Mineure qui, par l'intermédiaire des caravanes et des vaisseaux phéniciens, relia la Mésopotamie, l'Égypte et la Grèce, et

fournit ainsi à cette dernière les matériaux d'une civilisation qui furent ensuite si merveilleusement mis en œuvre par le génie assimilateur et en même temps créateur des Hellènes. La Grèce n'a pas eu à consumer ses efforts dans les lents labeurs des commencements. Elle n'a fait que mettre en œuvre le trésor des notions industrielles, scientifiques et artistiques, amassées à travers un [807] nombre de siècles presque formidable par l'Égypte et la Chaldée. Il est heureux pour elle d'être venue la dernière. Si elle avait été appelée à travailler aux premiers fondements des civilisations, ce n'est pas en Occident peut-être que le centre intellectuel du monde se trouverait aujourd'hui.

L'Égypte et la Chaldée ne sont pas sans doute les seules contrées qui aient atteint dans l'antiquité un haut degré de civilisation. La Chine d'abord et l'Inde plus tard devaient se développer également sans assistance étrangère ; mais, tandis que la Chine, enfermée dans des barrières difficiles à franchir, gardait pour elle seule tous les résultats de ses efforts et s'arrêtait dans son développement faute d'émulation et de contact avec les étrangers, l'Égypte et la Chaldée faisaient rayonner leurs lumières sur le monde ancien et trouvaient des héritiers qui, prenant leur œuvre au point où elles l'avaient laissée et la continuant d'âge en âge, arrivaient à fonder notre civilisation occidentale.

Bien avant les découvertes de la science, tous les peuples et toutes les religions du vieux monde ont vu dans la double vallée de l'Euphrate et du Tigre le berceau de leur race et de leur foi. C'est là que l'imagination a établi le règne de l'âge d'or et placé le paradis terrestre. Ce n'est pas sans raison que tant de regards se sont durant tant de siècles tournés vers ce centre mystérieux de l'antique Asie. C'est de là en effet, c'est de cet Orient splendide, que sont descendus sur le monde les rayons d'une aube intellectuelle si radieuse en sa fraîcheur, que l'humanité n'a pu en perdre la mémoire, et qu'elle s'en souvient encore même parmi les feux plus éclatants de son midi glorieux.

Nos études et nos voyages nous ont toujours ramené vers ce mystérieux Orient, vers ces ruines majestueuses des vieilles capitales de l'Égypte et de l'Asie, vers ces cités, berceaux des grandes croyances qui depuis tant de siècles ont enchanté l'humanité. Ce n'est qu'après avoir visité tous ces vieux empires, vécu dans leur passé, évoqué tout un monde de dieux et de héros, observé des peuples arrivés aux phases d'évolution les plus diverses, que nous avons réussi à comprendre que nos sociétés sont régies dans leur développement par des

lois régulières agissant d'une façon [808] lente mais continue et que les croyances, les connaissances scientifiques, les institutions les plus dissemblables dérivent les unes des autres ; qu'une religion, de même qu'un code, une science ou un art, ne fut jamais l'œuvre d'un seul homme, et que les fondements de notre civilisation moderne remontent à des périodes bien autrement lointaines que ne l'enseignent nos livres classiques. Cette civilisation est le sommet d'un édifice immense auquel tous les peuples ont travaillé pendant des milliers d'années. Nos connaissances, nos arts, nos philosophies, dérivent, par une série de transitions qui seraient insensibles si nous pouvions en restituer toutes les phases, de découvertes effectuées il y a cinq à six mille ans sur les bords de l'Euphrate ou du Nil. Les croyances religieuses dont la plus grande partie de l'Europe civilisée vit encore, dérivent, elles aussi, par les mêmes transformations insensibles, de la cosmogonie enseignée jadis dans les sanctuaires de la Chaldée.

L'étude des formes ancestrales des êtres actuels, étude qui a complètement renouvelé nos connaissances biologiques depuis un quart de siècle et qui a conduit les naturalistes à rechercher dans le passé des êtres vivants l'explication de leurs formes actuelles, aura bientôt transformé profondément l'histoire. Alors seulement l'homme moderne comprendra l'intérêt immense qui s'attache à l'étude des peuples qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera demain. Alors - et seulement alors - nous comprendrons combien sont fatales les lois qui régissent l'évolution des institutions et des croyances, et combien sont vaines et dangereuses les tentatives des réformateurs qui croient qu'il est en leur pouvoir de modifier à leur gré ces institutions et ces croyances.

C'est à cette œuvre grandiose de la restitution de nos origines et de la genèse de nos institutions et de nos connaissances que nous avons essayé d'apporter notre pierre en écrivant cet ouvrage. Mais la tâche dépassait la puissance de nos efforts. Pour faire surgir de la poussière du passé tous ces empires redoutés, ces cités brillantes, ces panthéons de divinités bienfaisantes ou terribles qui ont fait trembler ou espérer tant de millions et de millions d'hommes, il eut fallu à la fois la plume d'un poète, celle d'un savant et celle d'un philosophe. La grandeur et la beauté de ces [809] ombres puissantes suffira peut-être à dissimuler l'insuffisance de l'écrivain qui les évoqua et à mériter l'attention de nos générations modernes.

Bien d'autres objets sans doute sollicitent aujourd'hui l'activité de ces générations, et leurs yeux se dirigent beaucoup plus vers l'avenir que vers le passé. Il est pourtant peu d'études qui soient plus intéressantes et plus fertiles en enseignements que celle du développement des sociétés. Elle seule peut nous montrer que les progrès se réalisent toujours par une lente évolution, et jamais par de brusques révolutions. Elle seule peut nous faire voir le jeu des divers facteurs qui déterminent cette évolution, et les limites dans lesquelles il est possible d'en modifier le cours. C'est par un rêve dangereux que l'homme moderne s'imagine qu'il n'a pas à tenir compte du passé. Son passé pèsera longtemps encore sur lui d'un formidable poids. La voix des morts le guide toujours. C'est pour cette raison que les réformes les plus violentes n'ont bien souvent d'autre résultat final que de changer les noms des institutions et des croyances.

L'influence respective des divers facteurs du développement des sociétés n'avait guère été recherchée jusqu'ici par les historiens. En essayant de déterminer le rôle de chacun d'eux, nous avons vu que les moins tangibles et les moins réels en apparence - l'idéal religieux par exemple - constituent les grands leviers du monde, ceux qui exercent la plus formidable puissance sur les âmes. C'est pourquoi nous avons pu dire que l'histoire n'est que le récit des efforts faits par l'homme pour se créer un idéal, l'adorer, puis le détruire. Qu'elle ait placé son idéal dans le ciel ou sur la terre, que cet idéal ait été la grandeur des dieux ou la puissance d'un peuple, aucune société n'a pu encore vivre sans lui. Ce ne sont pas les froides spéculations de la raison, mais bien les ombres à la fois redoutables et vaines créées par les aspirations de l'homme, qui ont servi de base à tous les édifices politiques, religieux et sociaux. C'est sous leur influence qu'ont été fondés les plus formidables empires, que se sont développées les civilisations les plus brillantes. Devant les froides clartés de la science tous les grands fantômes, souverains des vieux âges, semblent devoir s'évanouir ; mais ils sont impérissables et ne peuvent que se transformer. Les [810] illusions d'hier sont mères des illusions de demain. Les croyances sur lesquelles reposent nos institutions et notre morale sont mortes ou vont mourir, et la science n'a pas su les remplacer encore. Nous avons détruit les idéals du passé sans avoir réussi à découvrir ceux de l'avenir. Mais jusqu'à ce que nous ayons trouvé des croyances nouvelles capables de charmer les âmes et de les courber sous leur empire, nos

sociétés modernes sont condamnées à de profonds bouleversements. Les illusions sociales semblent devoir remplacer les illusions religieuses. Elles sont filles des mêmes chimères, de ces bienfaitantes chimères, reines de nos sentiments et créatrices de l'espérance, qui depuis tant de siècles soutiennent l'humanité dans sa poursuite éternelle du PROGRÈS.

[811]

Table méthodique des gravures

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

[Note aux lecteurs et lectrices. Vous trouverez toutes les gravures de ce livre disponible en ligne, en haute définition, dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

[Retour à la table des matières](#)

Les nécessités de l'illustration nous ont obligé à disséminer assez irrégulièrement les gravures dans le texte. La table ci-dessous, qui rétablit l'ordre dans lequel elles devraient se suivre, permettra aisément au lecteur de retrouver les gravures concernant un sujet donné.

I. - LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

§ 1er Architecture égyptienne. [LIEN](#)

Pendant plus de 5000 ans l'Égypte ancienne s'est couverte de monuments. Au point de vue de l'architecture, cette longue période peut être divisée en quatre phases : 1° Architecture de l'Ancien Empire. De Pan 5000 à l'an 3000 avant notre ère. C'est à cette période qu'appartiennent les Pyramides et le Temple du Sphinx, 2° Architecture du Moyen Empire, jusqu'en 1700 avant J.-C. Elle n'est plus guère représentée aujourd'hui que par les temples souterrains de Béni-Hassan, précieux surtout par les innombrables peintures relatives à la vie égyptienne dont ils sont couverts; 3° Architecture du Nouvel Empire, jusqu'à l'an 527 avant J.-C. Elle est surtout représentée par les nombreux temples de Thèbes; 4° Architecture de la période gréco-romaine, jusqu'au IIIe siècle environ de notre ère. Nous avons fait voir (p. 243) que ce fut précisément pendant la longue période de domination étrangère subie par l'Égypte - période si négligée par les historiens - que s'édifièrent la plupart des monuments de style égyptien encore debout, tels que ceux de Dendérah, Esneh, Ombos, Edfou, Philae, Dakkeh, etc. Quant aux monuments arabes, qui devraient faire une cinquième division, ils appartiennent à une période bien plus moderne, et sont sans parenté aucune avec l'ancienne architecture de la vallée du Nil : nous n'avons donc pas à nous en occuper dans cet ouvrage.

Les monuments égyptiens ayant été souvent remaniés à des époques fort différentes, nous n'avons pas essayé de les classer par ordre chronologique. Nous les avons rangés tels qu'ils se présentent au voyageur qui suit le Nil depuis son embouchure jusqu'en Éthiopie. La date de construction de chacun deux est indiquée du reste sous les gravures qui les représentent.

- [Fig. 24.](#) Les trois grandes pyramides [56]
[Fig. 21.](#) Les pyramides pendant l'inondation [49]
[Fig. 143.](#) La pyramide de Khéops et le Temple du Sphinx (photographie) [249]
[Fig. 242.](#) La grande pyramide. Coupe [414]
[Fig. 1.](#) La pyramide du roi Khéfren et le Grand Sphinx [1]
[Fig. 23.](#) Pyramide de Saqqarah [53]
[Fig. 91, fig. 244, fig. 248, fig. 249, fig. 250.](#) Abydos. Porte du temple et bas-reliefs divers. [149, 417, 425, 429, 432]
[Fig. 12.](#) Dendérah. Façade du grand temple. [28]
[Fig. 77.](#) Dendérah. Restitution de la façade du temple [117]
[Fig. 78.](#) Dendérah. Restitution du portique pendant une cérémonie religieuse [120]
[Fig. 99.](#) Thèbes. Vue générale d'une partie des ruines [165]
[Fig. 125.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Vue prise dans les ruines [213]
[Fig. 100.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Propylone du grand temple [168]
[Fig. 137.](#) Thèbes. Propylone du temple de Karnak. (Photographie.) [237]
[Couverture.](#) Thèbes. Colonnade du temple de Karnak. (Photographie.) Frontispice.
[Fig. 2 et fig. 32.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Colonnes de la salle hypostyle [5 et 73]
[Fig. 85.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Restitution d'une colonnade du temple [136]
[Fig. 134.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Salle hypostyle. État actuel [229]
[Fig. 123.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Restitution de l'avenue centrale de la salle hypostyle [209]
[Fig. 64.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Ruines de pylônes près de l'étang sacré [104]
[Fig. 5.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Statue de la déesse Sekket [12]
[Fig. 138.](#) Thèbes. Obélisque de Thoutmès 1^{er} [240]
[Fig. 127.](#) Thèbes. Obélisque de la reine Hatasou [217]
[Fig. 130.](#) Thèbes. Temple de Thoutmès III [225]
[Fig. 119.](#) Thèbes. Temple de Louqsor (façade) [204]
[Fig. 113.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Pylônes [189]
[Fig. 113.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Vue latérale [189]
[Fig. 117.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Intérieur d'une cour [200]
[Fig. 3.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Détails d'une colonne et d'un pilier [8]

- [Fig. 114.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Détails d'un pilier [192]
[Fig. 115.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Colonnade [193]
[Fig. 107.](#) Thèbes. Le Ramesseum. Vue d'ensemble [181]
[Fig. 106.](#) Thèbes. Le Ramesseum. Piliers et colonnes [177]
[Fig. 129.](#) Thèbes. Temple de Gournah [224]
[Fig. 116.](#) Thèbes. Temple de Déir-el-Bahari. Restitution [197]
[Fig. 59, fig. 60, fig. 61, fig. 62 et fig. 63.](#) Thèbes. Les colosses de Memnon. (Photographie) [101]
[Fig. 58.](#) Thèbes. Les colosses de Memnon vus la nuit [97]
[Fig. 82.](#) Louqsor. Colonnes du temple [129]
[Fig. 51.](#) Temple égyptien de la fin de la XVIII^e dynastie. (Restitution) [81]
[Fig. 178.](#) Maison d'un seigneur égyptien. (Restitution) [312]
[Fig. 208.](#) Façade d'une ancienne villa égyptienne (Restitution) [360]
[Fig. 161.](#) Obélisque non terminé et encore engagé dans le roc [293]
[Fig. 204.](#) Types des diverses colonnes employées dans les temples égyptiens [352]
[Fig. 17.](#) Esneh. Colonnes da temple [40]
[Fig. 201.](#) Esneh. Portique du temple. (Restitution) [344]
[Fig. 14.](#) Esneh. Restitution d'une salle du temple pendant une cérémonie religieuse [32]
[Fig. 200.](#) Esneh. Détails de 12 chapiteaux du portique du temple [341]
[Fig. 52.](#) Edfou. Plan du grand temple [84]
[Fig. 53.](#) Edfou. Vue générale du temple [85]
[Fig. 161.](#) Edfou. Détails d'architecture du temple [293]
[Fig. 162.](#) Edfou. Portique du temple. (État actuel) [296]
[Fig. 158.](#) Edfou. Restitution d'une portion du portique du temple [288]
[Fig. 156.](#) Edfou. Colonnes du temple [281]
[Fig. 166.](#) Edfou. Détails de deux chapiteaux [304]
[Fig. 139.](#) Ombos. Ruines du temple [241]
[Fig. 140.](#) Ombos. Façade du temple. (Restitution) [245]
[Fig. 194.](#) Gèbel Silsileh. Façade d'un temple souterrain de la XVIII^e dynastie [329]
[Fig. 144, fig. 147.](#) Philae. Vue générale du grand temple d'Isis [253 et 261]
[Fig. 16.](#) Philae. Première cour du temple d'Isis [37]
[Fig. 143.](#) Philae. Péristyle du temple d'Isis [249]
[Fig. 149.](#) Philae. Détails d'un pylône du temple d'Isis [265]
[Fig. 93, fig. 145, fig. 151.](#) Philae. Colonnade du temple d'Isis [153, 257 et 272]
[Fig. 150.](#) Philae. Portique du temple d'Isis. (Restitution) [269]
[Fig. 155.](#) Philae. Détails d'architecture d'un pylône [280]
[Fig. 153.](#) Philae. Restitution d'un temple [276]
[Fig. 148.](#) Philae. Temple hypèthre de Tibère [264]
[Fig. 154.](#) Philae. Temple de Tibère et pylônes du temple d'Isis [277]
[Fig. 154.](#) Philae. Détails du temple de Tibère. (Photographie) [277]
[Fig. 202.](#) Kerdaseh (Nubie). Ruines du temple [345]
[Fig. 15.](#) Dandour (Nubie). Pylône et portique du temple [33]

- [Fig. 55.](#) Kirsché (Nubie). Ruines d'un temple [89]
[Fig. 167.](#) Dakkeh (Nubie). Vue du temple [305]
[Fig. 57.](#) Ipsamboul (Nubie). Vue générale des temples souterrains [96]
[Fig. 163.](#) Ipsamboul. Façade du grand temple souterrain de Sésostris. (Photographie) [297]
[Fig. 29.](#) Ipsamboul. Intérieur du temple précédent (Restitution) [69]
[Fig. 4.](#) Ipsamboul. Restitution de la façade du temple d'Hathor [9]
[Fig. 30.](#) Ipsamboul. Façade du temple de la déesse Hathor. (État actuel) [72]
[Fig. 31.](#) Ipsamboul. Détails de la façade du temple précédent [72]
[Fig. 209.](#) Frontispice de la « description de l'Égypte » [361]

§ 2e Statues égyptiennes. [LIEN](#)

Les plus vieilles statues égyptiennes, telles que celles de Sépa et Nésa, de Ra-Hotep et de Néfert, etc.. ont de 6 à 7000 ans d'existence. Nos planches représentent la série des statues les plus remarquables existant dans les musées de l'Europe et de l'Égypte, ou dans les temples égyptiens.

- [Fig. 222](#) et [fig. 223](#). Sépa et Nésa, les plus vieilles statues du monde [369]
[Fig. 216](#), [fig. 217](#), [fig. 218](#), [fig. 219](#), [fig. 220](#) et [fig. 221](#). Ra-Hotep et Néfert. (Photographie) [368]
[Fig. 224.](#) Statue de la V^e dynastie [372]
[Fig. 225.](#) Statue du roi Khéfren, fondateur de la 2^e grande Pyramide [373]
[Fig. 226.](#) Statue de la IV^e dynastie [376]
[Fig. 227.](#) Le scribe accroupi (V^e dynastie) [377]
[Fig. 228.](#) Buste en pierre calcaire de l'Ancien Empire [381]
[Fig. 229.](#) Le Cheik-El-Bèled. Statue de bois de l'Ancien Empire [384]
[Fig. 230.](#) Tahut-Néfer et sa femme (XVIII^e dynastie) [385]
[Fig. 231.](#) Statue de la déesse Sekket [389]
[Fig. 232.](#) Statue de Thoutmès III (XVIII^e dynastie) [392]
[Fig. 233.](#) Tête de la reine Taia. (XVIII^e dynastie) [393]
[Fig. 28](#) et [fig. 234](#). Statues colossales de Sésostris à Ipsamboul [65 et 397]
[Fig. 27.](#) Statue colossale de Sésostris à Memphis [64]
[Fig. 92.](#) Tête colossale de Sésostris [152]
[Fig. 230.](#) Statue en granit de Sésostris. (Photographie) [385]
[Fig. 6.](#) Néfert-Ari, femme de Sésostris. (Statue du temple d'Ipsamboul) [16]
[Fig. 80.](#) Buste trouvé au Ramesseum [125]
[Fig. 9.](#) Sphinx à tête de roi [21]
[Fig. 8.](#) Osiris, Hathor et Isis [20]
[Fig. 234.](#) Canope de la XIX^e dynastie [397]
[Fig. 236.](#) Aménirites. Prêtresse d'Ammon, reine de la XXV^e dynastie [401]
[Fig. 235.](#) Phtah. Bronze de la XXVI^e dynastie [400]
[Fig. 237.](#) Mésou. Statue en bronze de la XXVI^e dynastie [405]
[Fig. 238.](#) Psammétik II (XXVI^e dynastie) [408]

§ 3e Bas-reliefs égyptiens. [LIEN](#)

Les bas-reliefs ont à peu près la même antiquité que les statues. Nous en avons représenté ayant 6000 ans d'existence, dont l'exécution serait considérée, même aujourd'hui, comme fort remarquable.

- [Fig. 240](#) et [fig. 241](#). Bas-relief funéraire de l'ancien empire. Scènes diverses [413]
[Fig. 243](#). Personnages divers de la IV^e dynastie. (Bas-relief d'Abousir) [416]
[Fig. 239](#). Scène pastorale. Bas-relief de la Ve dynastie [409]
[Fig. 56](#). Sétî 1er, fondateur de la XIX^e dynastie, recevant un collier de la déesse Hathor. (Bas-relief du tombeau de Sétî 1^{er}) [93]
[Fig. 120](#). Sétî 1^{er}, père de Sésostriis, présenté par Horus à Osiris. (Bas-relief du tombeau de Sétî 1^{er}) [205]
[Fig. 239](#). Sétî 1^{er} offrant ses hommages au Soleil (Bas-relief ornant une porte du temple de Sétî 1er à Abydos) [409]
[Fig. 91](#). Sétî 1^{er} faisant une offrande. (Bas-relief du temple d'Abydos) [149]
[Fig. 250](#). Sétî 1^{er} faisant l'offrande du feu à OSIRIS. (Bas-relief d'Abydos) [432]
[Fig. 248](#). Isis, l'Amenti, Osiris, etc. (Bas-relief d'Abydos) [425]
[Fig. 249](#). Les déesses de la vérité et du temps. (Bas-relief d'Abydos) [429]
[Fig. 145](#), [fig. 246](#) et [fig. 247](#). Types égyptiens de la XIX^e dynastie. (Bas-relief de Thèbes) [256 et 424]
[Fig. 102](#). Ramsès II menaçant un prisonnier. (Bas-relief de Beït-Ouali (Nubie) [173]
[Fig. 90](#). Horus, Osiris et Isis. (Bas-relief) [148]
[Fig. 11](#). Edfou. Couronnement du roi. (Bas-relief) [25]
[Fig. 256](#). Un architecte de Memphis. (Bas-relief) [441]
[Fig. 251](#). Buste de Cléopâtre. (Bas-relief de Dendérah) [433]
[Fig. 252](#), [fig. 253](#), [fig. 254](#) et [fig. 255](#). Scènes d'adoration. (4 bas-reliefs du temple de Dendérah) [436-437]
[Fig. 164](#). Zodiaque de Dendérah [300]
[Fig. 258](#). Cléopâtre. (Monnaie grecque) [448]
[Fig. 239](#), [fig. 260](#), [fig. 261](#). Bas-reliefs éthiopiens [409, 456 et 457]

§ 4e Peinture égyptienne. [LIEN](#)

Aucun peuple, en y comprenant les modernes, n'a laissé autant de peintures que les Égyptiens. Fort inférieures aux sculptures, elles sont cependant beaucoup plus précieuses pour nous, parce qu'elles révèlent tous les détails de la vie égyptienne. On écrirait une histoire complète de la civilisation d'Égypte, uniquement en les étudiant. Nous en avons reproduit un grand nombre, qu'on trouvera énumérées

plus loin au paragraphe « Scènes de la vie égyptienne. » Nous, n'en mentionnons ici que quelques-unes, relatives surtout à la reproduction de types égyptiens.

- [Fig. 210](#), [fig. 211](#), [fig. 212](#) et [fig. 213](#). Têtes de rois et de reines, d'après des peintures de temples et de tombeaux (13 types) [364, 365 et 366]
- [Fig. 197](#). Types des peuples connus des anciens égyptiens (d'après une peinture de Thèbes) [336]
- [Fig. 25](#). Ancien habitant de Memphis. (Restitution) [57]
- [Fig. 97-98](#). Costumes de princesses égyptiennes. (Peintures de Thèbes) [164]
- [Fig. 207](#). Esclave phénicien. (Peinture de Thèbes) [360]
- [Fig. 257](#). Mise au carreau d'un dessin égyptien. (Peinture de la XXVI^e dynastie) [445]

§ 5e Arts industriels égyptiens. [LIEN](#)

Nous réunissons sous ce titre les figures de nombreux objets laissés par les Égyptiens. On retrouvera dans ces objets - les vases notamment - des types divers reproduits bien des siècles plus tard par les artistes grecs, lorsque la civilisation égyptienne pénétra en Grèce par les voies que nous avons indiquées dans notre ouvrage

- [Fig. 83](#) et [fig. 86](#). Vases égyptiens. (Environ 100 types de formes diverses) [131 et 137]
- [Fig. 33-49](#). Cuillères à parfums et objets divers d'ornement provenant de tombés égyptiennes (17 modèles) [77]
- [Fig. 199](#). Armes égyptiennes et objets divers d'armement (31 modèles) [340]
- [Fig. 19](#). Caisses de momies de divers personnages [45]
- [Fig. 135](#). Autel égyptien en grès couvert de bas-reliefs [232]
- [Fig. 89](#). Sarcophage de momie en basalte [145]

§ 6e Scènes de la vie égyptienne, d'après les peintures des temples et des tombeaux. [LIEN](#)

Les scènes nombreuses reproduites dans cet ouvrage, et toutes copiées ou restituées d'après des peintures égyptiennes, donnent une idée très claire des moindres détails de l'ancienne civilisation de l'Égypte. Nous les avons classées sous les rubriques suivantes : Scènes religieuses et funéraires, Scènes de la vie royale, Scènes de la vie militaire, Scènes de la vie agricole, Scènes de la vie privée, Arts et Métiers.

1° Scènes religieuses et funéraires.

- [Fig. 166.](#) Coiffures symboliques des principales divinités égyptiennes [301]
[Fig. 126.](#) Souverain égyptien présentant ses hommages à une divinité. (Peinture de Thèbes) [216]
[Fig. 141.](#) Pharaon faisant des offrandes aux dieux [248]
[Fig. 131.](#) Prêtre égyptien brulant de l'encens devant l'image d'Aménophis [228]
[Fig. 142.](#) Adoration du soleil par un roi égyptien [248]
[Fig. 132.](#) Momie gardée par Anubis [228]
[Fig. 123.](#) Détails d'une scène funéraire. Pleureuses, etc. [207]

2° Scènes de la vie royale.

- [Fig. 128.](#) Souverain recevant les hommages de seigneurs égyptiens [221]
[Fig. 245.](#) Sésostri recevant des groupes de prisonniers [421]
[Fig. 7.](#) Reine égyptienne sortant d'un palais de Thèbes. (Restitution) [17]
[Fig. 96.](#) Reine égyptienne de la XIX^e dynastie et ses suivantes. (Restitution) [161]
[Fig. 18.](#) Scène de danse dans le harem de Sésostri. (Restitution) [41]

3° Scènes de la vie militaire.

- [Fig. 103, fig. 104, fig. 105.](#) Soldats égyptiens de différents corps [176]
[Fig. 79.](#) Soldats égyptiens faisant l'exercice devant une forteresse. (Restitution) [121]
[Fig. 108, fig. 109, fig. 110, fig. 111.](#) Exercices de l'arc, de la hache, de la massue et de la pique [184]
[Fig. 118.](#) Sésostri assistant du haut de son char au dénombrement des mains coupées après une bataille. (Restitution) [201]
[Fig. 133.](#) Barque égyptienne [228]
[Fig. 199.](#) Armes et objets d'armement [340]

4° Scènes de la vie agricole.

- [Fig. 239, fig. 240, fig. 241.](#) Scènes diverses, d'après des bas-reliefs de l'Ancien Empire [409 et 413]
[Fig. 187.](#) Arrosage au moyen du Schadouf [317]
[Fig. 26.](#) Bœufs conduits devant un intendant (Peinture murale de Béné-Hassan, vieille d'environ 50 siècles) [61]
[Fig. 192.](#) Scène de chasse au chien courant [325]

5° Scènes de la vie privée.

- [Fig. 10.](#) Détails de la toilette d'une dame égyptienne il y a 3,000 ans [24]
[Fig. 66, fig. 67, fig. 68, fig. 69, fig. 70, fig. 71, fig. 72](#) et [fig. 73.](#) Une fête égyptienne 16 siècles avant J.-C. [109]
[Fig. 66, fig. 67, fig. 68, fig. 69, fig. 70, fig. 71, fig. 72](#) et [fig. 73.](#) Danseuses égyptiennes, joueurs et joueuses d'instruments [109]
[Fig. 191.](#) Exercices de lutte et de gymnastique en Égypte 3,000 ans avant J.-C. [324]
[Fig. 196.](#) Caricatures égyptiennes. D'après un ancien papyrus [336]

6° Arts et métiers.

- [Fig. 180.](#) Fabrication des briques [316]
[Fig. 185.](#) Travail de l'argile [317]
[Fig. 186.](#) Travail du potier [317]
[Fig. 171.](#) Transport des briques [308]
[Fig. 170.](#) Taille des pierres [308]
[Fig. 59, fig. 60, fig. 61, fig. 62, fig. 63.](#) Taille et transport de statues colossales [101]
[Fig. 176.](#) Travail du charpentier [309]
[Fig. 177.](#) Travail de l'ébéniste [309]
[Fig. 174.](#) Fabrication des meubles [309]
[Fig. 168.](#) Vernissage du bois [308]
[Fig. 169.](#) Fonte des métaux [308]
[Fig. 181.](#) Fusion d'un métal dans un creuset [316]
[Fig. 184.](#) Coulage du métal fondu dans des moules [316]
[Fig. 182.](#) Émaillage [316]
[Fig. 183.](#) Tannage des peaux [316]
[Fig. 172.](#) Préparation des conserves alimentaires [309]
[Fig. 173.](#) Pêche [309]
[Fig. 175.](#) Travail ou mégissier et du cordier [309]
[Fig. 188.](#) Fabrication des sandales [317]
[Fig. 206.](#) Embaument. Momie de Sésostris telle qu'elle a été retrouvée récemment [356]

7° Paysages égyptiens.

Il est presque impossible de bien connaître les pays qu'on n'a pas visités. La vue du milieu où une civilisation s'est développée peut seule expliquer des choses que les meilleurs livres ne feraient pas comprendre. C'est pour essayer de transporter le lecteur dans les pays dont nous avons donné la description, que nous avons joint aux figures de monuments, de statues et de scènes diverses de la vie égyptienne, un certain nombre de paysages.

- [Fig. 22.](#) Le Nil près du Caire [52]
[Fig. 101.](#) Bords d'un vieux canal dans le voisinage du Nil [169]
[Fig. 20.](#) Bords du Nil à Rodah [48]
[Fig. 124.](#) Bords du Nil à Tourah [212]
[Fig. 152.](#) Schadouf sur les bords du Nil [273]
[Fig. 87.](#) Bords du Nil à Gébel-Abou-Fodah [141]
[Fig. 189.](#) Village moderne sur l'emplacement d'Hermonthis [320]
[Fig. 13](#) et [fig. 50.](#) Les bords du Nil à Thèbes [29 et 80]
[Fig. 136](#) et [fig. 137.](#) Thèbes. La Vallée des tombeaux [233 et 237]
[Fig. 159.](#) Village d'Edfou [289]
[Fig. 81.](#) Bords du Nil, près d'Assouan [128]
[Fig. 193.](#) La première cataracte du Nil [328]
[Fig. 198.](#) Le Nil près de la première cataracte [337]
[Fig. 101.](#) Bords du Nil à Philae [169]
[Fig. 203.](#) Bords du Nil à Konosso, près de la première cataracte [349]
[Fig. 195.](#) Village au bord de la mer rouge [333]

8° Types d'Égyptiens modernes.

L'Égypte a été conquise par des peuples fort divers, mais elle les a toujours absorbés. Sous les Grecs et sous les Romains, elle avait conservé ses arts, sa langue et ses dieux. Un seul peuple, les Arabes, a pu lui faire accepter une religion, une langue et des arts étrangers; mais en devenant arabe par sa civilisation, l'Égypte est restée pharaonique par le sang, et il n'est pas rare de rencontrer dans la Haute-Égypte des fellahs qui reproduisent exactement les statues et les bas-reliefs gravés sur les tombeaux il y a 5 ou 6,000 ans et dont nous avons donné de nombreux spécimens. On pourra en juger en examinant les figures modernes reproduites dans notre ouvrage, et dont voici la liste.

- [Fig. 54.](#) Fellah égyptien puisant de l'eau [88]
[Fig. 157.](#) Fellahs égyptiens sur les bords du Nil [285]
[Fig. 190.](#) Jeune fellah égyptien [321]
[Fig. 205.](#) Fellah égyptien [353]
[Fig. 179.](#) Fellah égyptien et sa femme [313]
[Fig. 74.](#) Paysans attaquant un crocodile [112]
[Fig. 84.](#) Femme égyptienne moderne [133]
[Fig. 88.](#) Chanteuses égyptiennes [144]
[Fig. 94.](#) Égyptienne moderne [157]
[Fig. 65.](#) Femme égyptienne puisant de l'eau [105]
[Fig. 163.](#) Groupe de nubiens [297]

II. - LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

Les monuments de la civilisation assyrienne sont beaucoup moins nombreux et pour la plupart moins anciens que ceux de la civilisation égyptienne. Ils suffisent cependant pour nous donner une idée assez nette de cette civilisation. La plupart des documents qui nous sont restés, et dont nous reproduisons les plus importants, appartiennent à la période malheureusement très limitée des IX^e, VIII^e et VII^e siècles avant J.-C. Les débris appartenant à une période antérieure sont bien moins importants.

§ 1^e Architecture. [LIEN](#)

- [Fig. 265.](#) Babylone. Essai de restitution des temples et des palais bordant les quais de la ville [469]
[Fig. 293.](#) Palais de Sennachérib. Restitution de la façade [569]
[Fig. 297.](#) Observatoire de Khorsabad. (Restitution) [581]
[Fig. 294.](#), [fig. 295](#) et [fig. 302.](#) Palais de Sargon à Khorsabad. (Restitution) [573 et 588]
[Fig. 296.](#) La tour de Babel. Prétendue restitution du père Kircher [577]
[Fig. 303.](#) Petit temple assyrien [592]
[Fig. 304.](#) Ornementation de l'entrée d'une porte d'un palais [592]

§ 2^o Sculpture. [LIEN](#)

- [Fig. 263.](#) Cylindre-cachet de Lik-Bagus, souverain régnant en Chaldée 2400 ans avant J.-C. [464]
[Fig. 288.](#) Buste d'Assur-Nazir-Pal (Photographie) [553]
[Fig. 280.](#) Le roi Assur-Nazir-Pal faisant une libation. (Bas-relief de Nimroud) [529]
[Fig. 277.](#) Le roi Sargon suivi de ses serviteurs. (Bas-relief de Khorsabad) [517]
[Fig. 276.](#) Roi assyrien et son grand vizir [513]
[Fig. 281.](#) Assur-Bani-Pal sur son char suivi de ses esclaves [533]
[Fig. 279.](#) Le roi Assur-Bani-Pal à pied suivi d'un serviteur retenant ses chevaux. (Bas-relief de Ninive) [525]
[Fig. 282.](#) Guerrier assyrien. (Bas-relief du palais de Sargon) [537]
[Fig. 266.](#) Démon et Dieu assyriens. (Bas-relief de Ninive) [473]
[Fig. 275.](#) Statue de Nébo, Dieu de la science et de l'intelligence [509]
[Fig. 264.](#) Ninip, l'Hercule assyrien. Statue placée à l'entrée du palais de Sargon, à Khorsabad [465]

- [Fig. 272.](#) Divinité et démon assyriens. (Bas-relief de Ninive) [497]
[Fig. 271.](#) Divinité assyrienne à tête humaine et à corps de lion [493]
[Fig. 269.](#) Taureau ailé à face humaine du palais de SARGON [485]
[Fig. 295.](#) Taureaux ailés ornant la façade d'un palais assyrien [573]
[Fig. 270.](#) Génie ailé assyrien [489]
[Fig. 376.](#) Zodiaque babylonien du XII^e siècle avant J.-C. [609]

§ 3° Arts industriels. [LIEN](#)

- [Fig. 315-324.](#) Boucliers et béliers assyriens. (12 modèles) [601]
[Fig. 325-340.](#) Armes assyriennes. (15 modèles) [605]
[Fig. 341-374.](#) Bijoux assyriens. (33 Modèles) [608]
[Fig. 298-301.](#) Dessins d'ornementation assyriens [585]
[Fig. 314.](#) Dessins des broderies d'une partie de la robe du roi Sennachérib [600]
[Fig. 307-313.](#) Dessins d'ornementation ayant évidemment servi de types aux artistes grecs. (7 modèles) [597]
[Fig. 305](#) et [fig. 306.](#) Lion en bronze assyrien. Face et profil [593]
[Fig. 375.](#) Harnachement de la tête d'un cheval assyrien [609]
[Fig. 378.](#) Cylindre-cachet d'un notaire de Babylone [612]

§ 4° Scènes de la vie assyrienne, d'après des bas-reliefs. [LIEN](#)

- [Fig. 268.](#) Le festin d'Assur-Bani-Pal. (Restitution d'après des bas-reliefs de Ninive) [481]
[Fig. 278.](#) Scène d'audience dans le palais de Sennachérib au VIII^e siècle avant notre ère. (Restitution) [521]
[Fig. 274.](#) Barques assyriennes [505]
[Fig. 289.](#) Assur-Nazir-Pal à la chasse [557]
[Fig. 292.](#) Assur-Bani-Pal à la chasse [564]
[Fig. 288.](#) Assur-Bani-Pal tuant un lion [553]
[Fig. 290.](#) Roi assyrien chassant le buffle sauvage [560]
[Fig. 273.](#) Enlèvement de divinités [501]
[Fig. 267.](#) Scène d'offrande [477]
[Fig. 283.](#) Guerriers combattant [541]
[Fig. 284.](#) Guerriers assyriens embarquant un char de guerre et se préparant à traverser une rivière sur des outres gonflées [544]
[Fig. 287.](#) Fugitifs nageant sur des outres vers une forteresse [549]
[Fig. 285.](#) Siège d'une citadelle [545]
[Fig. 286.](#) Assyriens sapant une forteresse avec un bélier [545]
[Fig. 291.](#) Supplices des prisonniers après une bataille. (Restitution) [561]
[Fig. 377.](#) Joueur de harpe assyrien [609]

III. - LA CIVILISATION PERSE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

L'ancienne civilisation des Perses, pendant sa courte durée, n'eut aucun caractère à l'originalité. Ce peuple ne fit qu'adopter les arts des nations avec lesquelles il était en contact, des Assyriens et des Égyptiens notamment. Les figures qui vont suivre révèlent immédiatement l'influence non dissimulée des éléments étrangers. Ce ne fut que pendant la période arabe, c'est-à-dire bien des siècles plus tard, que la Perse finit par se créer un art original, en fusionnant tous les arts des peuples avec lesquels elle était en contact depuis plus de 1000 ans.

§ 1° Architecture. [LIEN](#)

- [Fig. 400.](#) Persépolis. Vue d'ensemble des ruines [701]
- [Fig. 401.](#) Persépolis. Ruines du palais de Darius [704]
- [Fig. 406.](#) Façade du palais de Darius. (Restitution) [717]
- [Fig. 408.](#) Coupe longitudinale du même palais [717]
- [Fig. 407.](#) Coupe transversale du palais précédent [717]
- [Fig. 415.](#) Porte de la salle aux cent colonnes, à Persépolis [733]
- [Fig. 399.](#) Persépolis. Restitution d'une salle d'un palais [697]
- [Fig. 402.](#) Persépolis. Colonnes d'un palais [705]
- [Fig. 409.](#) Colonnade d'un palais de Persépolis. (Restitution) [720]
- [Fig. 410.](#) Coupe du même palais [720]
- [Fig. 405.](#) Colonne d'un palais de Persépolis (Détails) [713]
- [Fig. 404.](#) Colonnes persépolitaines. (7 types divers) [712]
- [Fig. 417.](#) Tombeau de Darius, fils d'Hystaspe [737]
- [Fig. 418.](#) Tombeaux Des rois Achéménides, près de Persépolis [741]
- [Fig. 419.](#) Firouz-Abad. Ruines d'un palais [743]
- [Fig. 420.](#) Firouz-Abad. Restitution de la façade d'un palais [744]
- [Fig. 421.](#) Coupe du palais précédent [748]
- [Fig. 422.](#) Façade latérale du même palais [749]
- [Fig. 428](#) et [fig. 429.](#) Chapiteaux de colonnes sassanides [763]

§ 2e Sculpture. [LIEN](#)

- [Fig. 403.](#) Taureaux ailés du palais de Xerxès [708]
- [Fig. 411.](#) Lion dévorant un animal. (Bas-relief du palais de Darius) [721]
- [Fig. 412.](#) Rampe du palais de Darius, à Persépolis [725]
- [Fig. 413.](#) Guerriers perses. (Bas-relief de Persépolis) [728]
- [Fig. 414.](#) Le roi sur son trône. (Bas-relief de Persépolis) [729]
- [Fig. 416.](#) Souverain perse luttant contre un lion. (Bas-relief de Persépolis) [736]

- [Fig. 423.](#) Guerriers combattant. (Bas-relief de Firouz-Abad) [752]
[Fig. 424.](#) Daragberd. (Bas-relief sassanide sur un rocher) [753]
[Fig. 425.](#) Détails du bas-relief précédent [757]
[Fig. 426.](#) Bas-relief sassanide [760]
[Fig. 427.](#) Chiraz. (Bas-relief sassanide) [761]

IV. - LA CIVILISATION JUIVE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

Nous avons montré dans les chapitres consacrés aux Juifs, qu'ils n'eurent ni arts, ni sciences, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n'ont laissé aucuns débris qui puissent être reproduits. Leur temple de Jérusalem, que nos croyances religieuses ont rendu si célèbre, fut construit par des architectes étrangers. Pour ne pas laisser sans illustration cette partie de notre ouvrage, nous nous sommes borné à reproduire - en dehors d'un essai de restitution d'a temple de Salomon - les lieux les plus célèbres de la Palestine, tels qu'ils existent actuellement, et quelques types de nomades. La vie, en Palestine, a d'ailleurs si peu changé depuis les temps bibliques, que les types qu'aurait pu reproduire un artiste contemporain d'Abraham ne seraient pas sans doute fort différents de ceux que nous présentons.

- [Fig. 398.](#) Liban. Vue d'une cascade dans la montagne [689]
[Fig. 384.](#) La mer morte. Vue prise d'une extrémité [629]
[Fig. 379.](#) Arabe de la Palestine et sa fille [614]
[Fig. 380.](#) Syrien joueur d'instrument [615]
[Fig. 392.](#) Nomades des bords du Jourdain [661]
[Fig. 294.](#) Bédouins nomades [669]
[Fig. 381.](#) Temple de Jérusalem et palais de Salomon. (Essai de restitution) [617]
[Fig. 382.](#) Jérusalem. Vue d'ensemble [621]
[Fig. 388.](#) Jérusalem. Vue d'une autre partie [645]
[Fig. 383.](#) Jérusalem. Porte de Jaffa [625]
[Fig. 389.](#) Jérusalem. Porte de Damas [649]
[Fig. 386.](#) Tombeaux dits d'Absalon, de St-Jacques et de Zacharie dans la vallée de Josaphat [637]
[Fig. 387.](#) Tombeau dit d'Absalon. Détails [641]
[Fig. 390.](#) Réservoirs Mamillah, près de Jérusalem [653]
[Fig. 385.](#) Cana de Galilée [633]
[Fig. 391.](#) Bethléem [657]
[Fig. 393.](#) Béthanie [665]
[Fig. 397.](#) Kefr Birim. (Galilée) [681]
[Fig. 396.](#) Palmyre. Ruines du temple du Soleil [677]
[Fig. 395.](#) Pétra. Vue prise aux environs de la ville [673]

V. - LA CIVILISATION PHÉNICIENNE
[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

On peut voir dans cet ouvrage le rôle immense joué par les Phéniciens comme propagateurs de la civilisation, mais on verra en même temps qu'ils n'eurent absolument aucune civilisation personnelle, et se bornèrent à reproduire les objets d'art créés par les peuples, tels que les Égyptiens et les Assyriens, avec lesquels ils étaient en relations. Il nous a semblé inutile de donner des dessins d'objets qui ne sont que des copies plus ou moins altérées de types assyriens ou égyptiens dont notre livre est plein. Le sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon, pour lequel nous avons fait exception, pourrait aussi bien figurer parmi les objets égyptiens que parmi les objets phéniciens. Nous nous sommes donc borné à reproduire quelques-uns des sites les plus célèbres de la Phénicie, tels qu'ils sont actuellement.

- [Fig. 430.](#) Afka. Sources du fleuve Adonis [769]
[Fig. 431.](#) Beyrouth et le Liban [777]
[Fig. 432.](#) Sidon. État actuel [785]
[Fig. 433.](#) Sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon [793]
[Fig. 434.](#) Baners. Ruines d'un temple supposé phénicien [801]

TABLE DES CARTES

- [Carte d'Égypte, de Nubie et de Palestine](#) [196]
[Carte des anciennes monarchies de l'Asie](#) [461]

[817]

Table des matières

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

[Liste des figures par ordre de présentation dans le livre](#)
[Table](#) méthodique des gravures [811]

LIVRE PREMIER

ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS [1]

Naissance et développement des Institutions, Mœurs
et Croyances chez les premiers Peuples civilisés.

- Chapitre 1. [L'évolution dans l'histoire](#) [1]
- Chapitre 2. [Les premiers âges de l'humanité et les sources de l'histoire](#) [23]
- Chapitre 3. [Naissance et développement de la famille et du langage](#) [47]
- Chapitre 4. Naissance et développement des croyances religieuses, du droit et de la morale [75]
- Chapitre 5. Naissance et développement de la propriété, de l'industrie et des gouvernements [103]

LIVRE DEUXIÈME

COMMENT LES PEUPLES S'ÉLÈVENT À LA CIVILISATION [133]

- Chapitre 1. Influence des milieux et de la race [133]
- Chapitre 2. Influence de la lutte pour l'existence, de l'aptitude des peuples à varier, des illusions et des croyances [172]

LIVRE TROISIÈME

LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE [191]

- Chapitre 1. Le milieu et la race [191]
- Chapitre 2. Histoire de l'ancienne Égypte [210]
- Chapitre 3. La langue et l'écriture égyptiennes [250]
- Chapitre 4. Les croyances religieuses de l'Égypte [260]
- Chapitre 5. Institutions, mœurs et coutumes de l'Égypte [282]
- Chapitre 6. Le droit égyptien [314]
- Chapitre 7. Les sciences et l'industrie [327]

- Chapitre 8. La littérature égyptienne [358]
- Chapitre 9. L'architecture égyptienne [400]
- Chapitre 10. Sculpture, peinture et arts industriels [438]

LIVRE QUATRIÈME
LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE [459]

- Chapitre 1. Le milieu et la race [459]
- Chapitre 2. Histoire de l'Assyrie et de la Babylonie [472]
- Chapitre 3. La langue, l'écriture et la littérature [495]
- Chapitre 4. Les sciences et l'industrie [510]
- Chapitre 5. Institutions politiques et sociales, mœurs et coutumes [528]
- Chapitre 6. Les croyances religieuses [550]
- Chapitre 7. L'architecture [566]
- Chapitre 8. Sculpture, peinture et arts industriels [589]

LIVRE CINQUIÈME
LA CIVILISATION JUIVE [613]

- Chapitre 1. Le milieu, la race et l'histoire [613]
- Chapitre 2. Institutions, mœurs et coutumes [644]
- Chapitre 3. La religion d'Israël [660]
- Chapitre 4. La littérature hébraïque [674]

LIVRE SIXIÈME
APPARITION DES ARYENS DANS L'HISTOIRE
DE LA CIVILISATION
LES PERSES ET LES MÈDES [693]

- Chapitre 1. La race, le milieu et l'histoire [693]
- Chapitre 2. Institutions, mœurs et coutumes [710]
- Chapitre 3. La religion [727]
- Chapitre 4. La littérature et les beaux-arts [745]

LIVRE SEPTIÈME
COMMENT LES CIVILISATIONS DE L'ORIENT
SE PROPAGÈRENT EN OCCIDENT.
RÔLE DES PHÉNICIENS DANS L'HISTOIRE [767]

- Chapitre 1. Les Phéniciens [767]

Conclusion de l'ouvrage [805]



FIN